This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

FRANÇOIS COPPÉE

our la Couronne

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

résenté pour la première fois sur le Théâtre de l'Odéon, le 19 janvier 1895

DIX-NEUVIÈME MILLE

HUGO THE
FORT
NO.

PRIX : 2 FR. 50

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31
NEW-YORK, 1127 BROADWAY

Pour la Couronne

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

HUGO THE
FORT
NO.
L.C.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pa
y compris la Suède et la Norvège.

FRANÇOIS COPPÉE

our la Couronne

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

senté pour la première fois sur le Théâtre de l'Odéon, le 19 Janvier 1895

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL
NEW-YORK, 13 WEST, 24th STREET

PQ
2211
.B3
1'8
1895

A

MM. Émile Marck et Emile Desbeaux,

Directeurs de l'Odéon,

en témoignage de reconnaissante amitié.

F. C.

P Thieme
- 2 - 41

PERSONNAGES

ENNE, évêque et roi des Balkans	MM. ALBERT LAMBERT.
PRINCE MICHEL BRANCOMIR.	P. MAGNIER.
NSTANTIN BRANCOMIR, son fils.	JACQUES FÉNOUX.
AHIM-EFFENDI, agent secret du sultan Mohammed II, sous le déguisement d'un chanteur bohémien et portant le nom de BENKO.	RAMEAU.
ROSCH, vétéran.	MARSAY.
ARE, soldat.	ETIEVANT.
PRISONNIER TURC.	DUPARC.
GUETTEUR	CÉALIS.
CHEVRIER.	JAHAN.
OFFICIER	TALDY.
ILIDE, femme du prince Michel. . . .	Mmes TESSANDIER.
ITZA.	WANDA DE BONCZ.
NA, fille d'Ourosch.	CHAPELAS.
HIA, chanteuse.	MARIGNAN.
XIS, page.	GROSLIER.

Dans les Balkans. — Fin du XVe *siècle.*

---

ur la mise en scène détaillée, s'adresser à M. FOUCAULT, régisseur ral, à l'Odéon.

Pour la Couronne

ACTE PREMIER

La place d'armes d'une citadelle dans les Balkans. Au fond, une porte monumentale. A droite et à gauche de la grande porte, le rempart. A droite, au second plan, un corps de logis avec une porte moins importante que celle du fond. Par-dessus les créneaux, on aperçoit la chaîne des montagnes.

SCÈNE PREMIÈRE

LAZARE, OUROSCH, BENKO. *Au lever du rideau, Lazare, jeune soldat, montre les montagnes à Benko, sorte de bohémien, portant sur l'épaule une guzla au long manche. Ourosch, vétéran aux moustaches grises, est assis sur un banc.*

LAZARE, *étendant la main vers la gauche.*

Oui, chanteur, tu peux voir d'ici tout le pays.

Au Nord, ces seigles mûrs, ces blés et ces maïs,
Tout ce fauve horizon où le coup d'œil s'égare,
C'est le pays chrétien, c'est la plaine bulgare.
Quand le ciel est limpide et qu'il fait grand soleil,
Là-bas, on voit, dit-on, briller un point vermeil,
Le Dôme de Viddin, de notre capitale.
Dans ce beau pays blond, le Danube s'étale,
Couleur d'acier, et coupe en deux la région,
Comme un sabre jeté sur la peau d'un lion.

BENKO, *indiquant la droite.*

Mais... au Sud?

LAZARE.

Ah! par là, c'est le Turc. Sa conquête
Au pied de nos remparts, depuis douze ans, s'arrête,
Grâce aux Balkans, et grâce à nous aussi, je crois.

Il montre alternativement la droite et la gauche.

Par là, c'est le Croissant; par ici, c'est la Croix.

BENKO, *regardant les cimes.*

Oui, la chaîne des fiers Balkans est effrayante.
On dirait une mer orageuse et géante,
Dont les flots pour toujours sont immobilisés.

LAZARE.

Va, le Turc les aurait depuis longtemps forcés,
Ces Balkans, sans le chef intrépide et fidèle
Qui tient depuis douze ans dans cette citadelle.
Nous serions tous conquis, — c'est à faire frémir, —
Tous, sans notre héros, sans Michel Brancomir.

BENKO.

Pauvre poète errant, qui veux être son hôte,
J'aimerais à chanter cette gloire si haute.
L'œuvre du grand Michel, compagnons, dites-la,
Et je la rimerai sur un air de guzla.

LAZARE.

Fais-le. Nous t'en saurons garder reconnaissance...
Le sultan Mohammed avait conquis Byzance;
Le Croissant voyait tout céder à son effort;
Hunyade était mort; Scanderbeg était mort.
Semblables aux forçats qu'on fouaille et qu'on garrotte,
Tous, le Grec, le Magyar, le Serbe, l'Épirote,
Tous, gens de la mer Noire ou du Montenegro,
Tendaient leurs bras aux fers et leur gorge au bourreau.
Le Turc étant le maître alors, il fut atroce.
Chaque pays saigna sous un pacha féroce,
Et, de Bude à Warna, tout fut ruine et mort.
Au seuil de sa tanière ou sur son château-fort,
Pâture des corbeaux, le boyard ou l'heiduque
Pourrissait, empalé de la cuisse à la nuque.
Tous les princes tremblaient et payaient la rançon;
Et le cavalier turc avait à son arçon,
En souvenir de ses victimes écharpées,
Un hideux sac de sel plein d'oreilles coupées.
On n'avait jamais vu de jours si malheureux.
Les voyageurs parlaient de présages affreux.
En Pologne, empourprant la verdure des haies,
Les christs des grands chemins saignaient par leurs cinq plaies
Un portrait de la Vierge, à Prague, avait pâli;

Et, devant le succès fatal de l'Osmanli,
L'Europe des chrétiens reculait, affolée,
Avec un long sanglot de vierge violée!

OUROSCH.

Oui, c'est vrai. Je suis vieux; j'ai vu ces temps maudits.

LAZARE.

C'est alors qu'acceptant la lutte un contre dix,
Dans ce royaume obscur des vieux Balkans, un Slave,
Un chrétien, eut horreur du joug et de l'entrave.
Secouant la torpeur de notre défunt roi,
Il osa relever l'étendard de la foi,
Fit broder un Christ d'or sur sa bannière blanche,
Et, seul, il repoussa l'effroyable avalanche.
Le feu roi, conseillé par Michel Brancomir,
Au Sultan renvoya son vain titre d'émir,
Refusa le tribut et fit appel aux armes.
Tout le peuple, appelé par les tocsins d'alarmes,
Parut devant Michel. A la voix du héros,
Les lourds sabres rouillés jaillirent des fourreaux.
On l'acclama pour chef, on jura de le suivre.
Ayant donc fait des vœux aux icônes de cuivre,
Senti les douces mains des aïeux sur son front
Et pris congé des siens d'un baiser rude et prompt,
Chacun vint sur ces monts où Michel mit son aire
Et mêla désormais ses canons au tonnerre.
Le vieux Sultan, rêvant supplices et gibets,
Avait lancé sur nous ses pachas et ses beys,
Les plus cruels, ceux-là que ces damnés préfèrent;
Mais, accourus ainsi qu'une trombe, ils trouvèrent

Michel debout au seuil de chaque défilé.
Alors sur ces sommets tant de sang a coulé
Qu'il rougissait au loin l'écume des cascades.
Toutes les nuits, combats, surprises, embuscades;
Nous glissions vers les Turcs, ventre à terre et rampants;
Chaque quartier de roc cachait un guet-apens;
Sous un bloc ébranlé d'une seule pesée,
Toute une bande, un jour, par moi fut écrasée
Et périt sans pouvoir même crier : Allah!
La bataille a duré douze ans comme cela,
Dans ces vieux monts brûlant d'une ardeur de fournaise;
Et, comme la marée au pied d'une falaise,
Toujours l'effort des Turcs se brisait aux Balkans...
Aujourd'hui leurs assauts deviennent moins fréquents.
Leur Othorgul-pacha campe bien dans la plaine;
Mais le tigre d'Asie est las et prend haleine.
Ses bonds n'ont pas atteint notre aigle dans son nid,
Ses crocs se sont usés contre le dur granit;
Et, tout sanglant, vautré dans les moissons dorées,
Il regarde, en pleurant, ses griffes déchirées.

BENKO.

Oui, ce Michel est grand. Tu dis vrai, compagnon.
Désormais, dans mes vers je veux unir son nom
A ceux de Vlad le Diable et de Jean Hunyade.
Je dirai ses hauts faits de bourgade en bourgade,
M'accompagnant, pour mieux les célébrer encor,
Sur mon luth albanais où tremble un grelot d'or...
Mais, dis-moi, ce héros, ce batailleur si rude
Vit donc seul avec vous dans cette solitude?

LAZARE.

Non pas, il a sa femme et son fils Constanti
Quand Michel, commençant son glorieux d
Du côté du bon droit fit pencher la balance
L'enfant n'était qu'un page et lui portait sa
Mais l'exemple du père était bon. Aujourd'h
Constantin est un homme, un sold me
Et la patrie, heureuse et d'eux se
A ce poignard nouveau près de s

BENKO.

Et — l'on veut tout savoir des hom
La mère?...

LAZARE.

Elle est, hélas! morte depuis
Mais le feu roi — que Dieu garde avec lui
A fait prendre à Michel une seconde femme
La noble Bazilide... Oh! d'aïeux très lointai
Elle descend, dit-on, des Césars byzantins.

BENKO.

Elle est belle?

LAZARE.

A damner un saint!

BENKO.

Et Michel l'

OUROSCH, *de sa place, avec brusquer*

Oui. Trop... pour un soldat.

LAZARE.

Non pas, il a sa femme et son fils Constantin.
Quand Michel, commençant son glorieux destin,
Du côté du bon droit fit pencher la balance,
L'enfant n'était qu'un page et lui portait sa lance.
Mais l'exemple du père était bon. Aujourd'hui,
Constantin est un homme, un soldat comme lui;
Et la patrie, heureuse et d'eux seuls occupée,
A ce poignard nouveau près de sa vieille épée.

BENKO.

Et — l'on veut tout savoir des hommes éclatants —
La mère?...

LAZARE.

Elle est, hélas! morte depuis longtemps...
Mais le feu roi — que Dieu garde avec lui son âme! —
A fait prendre à Michel une seconde femme,
La noble Bazilide... Oh! d'aïeux très lointains.
Elle descend, dit-on, des Césars byzantins.

BENKO.

Elle est belle?

LAZARE.

A damner un saint!

BENKO.

Et Michel l'aime?

OUROSCH, *de sa place, avec brusquerie.*

Oui. Trop... pour un soldat.

LAZARE.

Bah! le feu roi, quand même,
Eut bien raison de faire à Michel ce cadeau.
Dans le triomphe on met une rose au drapeau.

BENKO.

Il me tarde de voir cette beauté si rare
Qui doit aimer les vers chantés sur la guitare...
Mais ce feu roi, dont vous parlez à tout moment,
— Pardon, je ne sais rien, — est-il mort récemment?

LAZARE.

Le mois dernier.

BENKO.

Son fils, sans doute, a la couronne?

OUROSCH, *se levant.*

Non, chez nous, c'est au plus méritant qu'on la donne.
Geste d'étonnement de Benko.
Oui, quand un de nos rois est mis dans le cercueil,
La Diète se rassemble, après un mois de deuil,
Sur la place, à Viddin, devant la Basilique.
Les vingt plus vieux boyards sont là — c'est magnifique! —
A cheval; et de loin chacun les reconnaît
A l'aigrette d'argent qui brille à leur bonnet.
Selon l'ancienne loi, la Diète militaire
Fait son choix promptement, sans mettre pied à terre;
Puis, quand le souverain est élu, le Conseil
L'acclame en brandissant les sabres au soleil.
Ensuite, on le couronne avec cérémonie.

LAZARE.

Notre Diète à Viddin doit s'être réunie
Hier même, et nous saurons bientôt le résultat.

BENKO.

Puisqu'elle doit choisir, pour gouverner l'État,
Le plus digne, qui donc voulez-vous qu'elle nomme,
Sinon votre Michel Brancomir ?

LAZARE.

Oui, c'est l'homme
Qu'il faudrait. Il a fait bravement son devoir.

OUROSCH.

Jeunes gens, vous parlez trop vite et sans savoir.
Certes, Michel est grand ; la gloire l'environne ;
Mais il aurait bien tort de rêver la couronne.
On l'a déjà couvert de titres et d'honneurs.
C'est bien. Mais les anciens du peuple, les seigneurs
Sont convaincus, avec la nation entière,
Qu'il faut que ce soldat reste sur la frontière.
Puis, chez nous, pour avoir la couronne, étranger,
Le moyen le meilleur...

BENKO.

C'est ?

OUROSCH.

De n'y pas songer.

BENKO.

En vérité ? Qui donc croyez-vous qui l'obtienne ?

OUROSCH.

L'homme est tout désigné, c'est notre évêque Étienne.

BENKO.

Un prêtre!

OUROSCH.

Dis un saint.

LAZARE.

Un saint homme, en effet.

BENKO.

Pour mériter un nom si beau, qu'a-t-il donc fait?

OUROSCH.

Le bien, depuis trente ans, chaque jour, à toute heure,
Le bien par la parole et par l'œuvre meilleure,
Le bien pour le pays et pour sa liberté.
Le bon grain qu'il sema, Michel l'a récolté,
Voilà tout. Quand la foi chrétienne était traquée,
Du temps qu'on transformait chaque église en mosquée,
Qui donc nous a gardés fidèles à la croix?
L'Évêque. Il nous disait la messe au fond des bois,
Et nous prophétisait la révolte prochaine
Devant l'autel dressé dans le creux d'un vieux chêne.
Ah! déjà sur son front l'auréole avait lui.
Si nous ne sommes pas aux Turcs, c'est grâce à lui.
L'antique liberté, qui se souciait d'elle?
Le roi même payait tribut à l'infidèle.
Que de fois, saisissant son cheval par le mors,
Étienne l'arrêta, comme un vivant remords,
Et lui courba le front sous sa fière parole.

Chaque jour, notre évêque entrait dans une école,
Il groupait les petits autour de ses genoux,
Leur parlait du passé, leur disait : « Vengez-nous ! »
La guerre sainte, il l'a préparée, il l'a faite.
Quand nous sommes enfin partis, bannière en tête,
Il était là, de joie et d'orgueil rajeuni.
Si Michel a vaincu, c'est qu'Étienne a béni.
Alors, il nous donna les joyaux de sa mitre,
Sa crosse d'argent fin, le trésor du chapitre,
Tout, pour armer le peuple et broder les pennons.
Cet or si pur est dans l'airain de nos canons.
Pauvre, de tous nos morts il recueille les veuves...
Mais surtout c'est un saint. Nous en avons des preuves.
Un soir qu'il méditait près d'un rosier fleuri,
Un lépreux, qui toucha sa robe, fut guéri;
Et des bandes d'oiseaux, pour lui seul familières,
Se posent sur ses mains, quand il est en prières...
C'est lui qu'on élira; car le royal pouvoir,
S'il veut bien l'accepter, ce sera par devoir.
Et nous serons certains, ô Christ, de ta victoire,
Quand sur ce noble front, tout rayonnant de gloire,
Nous pourrons voir briller, en mourant pour la foi,
Dans le nimbe du saint, la couronne du roi.

LAZARE.

Si Brancomir rêvait la suprême puissance,
Pourtant?...

OUROSCH.

Au vœu de tous il doit obéissance.
Il se résignerait.

LAZARE.

Il est ambitieux.

OUROSCH.

Oui, pour sa femme.

LAZARE.

Ourosch, tu dis vrai. Deux beaux yeux
Peuvent mettre un dessein funeste dans notre âme.

En ce moment, un page apparaît à la porte du bâtiment de droite et reste sur le seuil, soutenant la tapisserie relevée.

OUROSCH.

Paix! voici notre chef avec sa jeune femme...
Et selon ton désir, chanteur, tu vas les voir.

BENKO *s'incline avec humilité; puis, à part, et jetant un regard de haine sur les deux soldats.*

Chiens de chrétiens! Je sais ce qu'il fallait savoir.

SCÈNE II

LES MÊMES, MICHEL BRANCOMIR, BAZILIDE.

Michel Brancomir et Bazilide paraissent à la porte de droite. Michel, homme d'une cinquantaine d'années, porte un costume slave; une aigrette d'argent orne son bonnet de fourrure; sa cein-

ture est garnie d'armes orientales. Bazilide, jeune femme de vingt-cinq ans, est vêtue d'une robe byzantine, très ornée et couverte de joyaux. Elle s'appuie amoureusement au bras de Michel. A l'apparition de Michel et de Bazilide, Benko se prosterne à leurs pieds.

MICHEL.

Qui donc à mes genoux courbe si bas la tête?
Quel est cet étranger?

BENKO.

Moins que rien. Un poète,
Ayant pour tout trésor sa guzla de sapin,
Prince, et qui vous demande un asile et du pain.

BAZILIDE.

Un poète! Ces jours passés, j'avais envie
De chansons. D'où viens-tu?

BENKO.

Je viens de Moldavie.
J'ai nom Benko; je chante et déclame des vers.

BAZILIDE.

C'est bien. Tu nous diras, ce soir, tes nouveaux airs...
Tu sais, ces chants roumains, ces légendes valaques
Qui font peur. Mauvais œil, sorcières, brucolaques...
Les femmes sont ainsi, Michel. Nous nous plaisons
A ces contes affreux qui donnent des frissons,
Pour qu'à notre terreur notre ami s'intéresse
Et nous rassure enfin avec une caresse.

A Benko.

On aura soin de toi, chanteur, je le promets.

Elle congédie d'un geste Benko et les deux soldats.

Allez!

Lazare, Ourosch et Benko sortent.

SCÈNE III

MICHEL, BAZILIDE. *Michel s'approche du rempart à gauche et regarde au loin avec anxiété.*

MICHEL.

Ce messager ne viendra-t-il jamais?

BAZILIDE.

Viddin est loin, la route est pénible.

MICHEL, *très agité.*

Eh! qu'il crève
Un cheval, mais qu'il vienne et dissipe mon rêve...
Car la Diète, à cette heure, a dû nommer un roi...
Qui peuvent-ils avoir élu?... Si c'était moi?...
Mais j'ai tort d'espérer. Le peuple est pour ce prêtre.
C'est lui qu'ils choisiront... Pourtant, qui sait?... Peut-être...
En un instant on voit les caprices changer...
Par le démon! quand donc viendra ce messager?

BAZILIDE.

Patience!

MICHEL.

Ah! ce peuple est ingrat et stupide!...
Ainsi, pour eux, pendant douze ans, chef intrépide,
J'aurai fait reculer l'étendard triomphal
Surmonté du Croissant et des crins de cheval!
Pour qu'ils sèment en paix leurs maïs et leurs seigles,
Mon sabre aura donné de la pâture aux aigles!
Pour eux tous, laboureurs, ouvriers, trafiquants,
J'aurai barré la route aux Turcs, dans les Balkans,
Et mon canon vainqueur aura rempli ces gorges
De grondements d'orage et de lueurs de forges!
Pour qu'ils vivent sans crainte et qu'ils puissent, le soir
Au seuil de leur demeure, en famille, s'asseoir,
J'aurai vieilli captif, moi, dans ma place forte
Où j'ai mis, seul trophée, au-dessus de la porte,
Comme les paysans font parfois d'un hibou,
Vingt crânes de pachas traversés par un clou!
Cette invincible main, qui de colère vibre,
Aura fait ce pays riche, prospère et libre.
Puis, le trône étant vide et semblant à mon gré,
On me préférera ce vieillard tonsuré!...
Un prêcheur très expert en grimaces sacrées,
Populaire, faisant le pauvre... Simagrées!...
La couronne des rois tremblera sur son front.
Qu'importe? C'est l'Évêque!... Et tous préféreront
A mes cris belliqueux ses prières peu sûres,
Et le vin de sa messe au sang de mes blessures.

Vainement le feu roi m'a voulu désigner
Comme le seul capable, après lui, de régner;
En vain il m'accorda l'impôt d'une province,
L'aigrette des boyards et le titre de prince.
Ils éliront le vieil évêque, j'en suis sûr.
— Toi, Michel, tiens-toi prêt pour le combat futur.
Othorgul va bientôt reprendre la campagne.
Défenseur des Balkans, reste sur ta montagne.
Veille pour eux, soldat; ils veulent sommeiller,
Et leur ingratitude est un doux oreiller...
Ah! prends garde pourtant, ô peuple, bête brute,
Qu'à la fin le soldat ne soit las de la lutte;
Prenez garde, bourgeois au cœur vil et bourbeux
Laboureurs encor plus stupides que vos bœufs,
Vieux boyards idiots, moines à face glabre,
Qu'un jour sur mon genou je ne brise ce sabre
Qui seul protège encor votre or et vos moissons,
Dussiez-vous m'égorger avec les deux tronçons!

BAZILIDE.

Une autre vous dirait, Monseigneur, pour vous plaire :
« Calmez-vous!... » Moi, Michel, j'admire ta colère.
Le lion n'est jamais plus beau qu'en rugissant;
Et sur ce noble front où monte un flot de sang,
Moi, fille des Césars et des anciens Patrices,
J'aime à voir le courroux blanchir tes cicatrices.
Que m'importe, après tout, qu'un vote de hasard
Donne ou non pour un jour le trône à ce vieillard,
Et que l'ignoble envie un moment t'en évince!
Tu seras roi, soldat; vous régnerez, mon prince...

Quand j'étais tout enfant, le devin de la Cour,
A Byzance, m'a dit : « Vous serez reine, un jour! »
Et toujours devant moi ce souvenir se dresse.
Oui, Michel, à ce front que votre main caresse,
La couronne royale est faite pour briller.
Tu me la gagneras, mon brave aventurier;
Tu me la gagneras par force ou par malice!
Comme tu seras beau, présidant un supplice,
Et quel orgueil secret et charmant j'aurai, moi,
D'être seule à ne pas trembler devant mon Roi!
Oui, mon Roi! Je le veux!... Ce misérable évêque!...
Va, Michel, je suis femme et, de plus, je suis Grecque,
Et quiconque une fois m'a déplu s'en repent.
Enlacé dans mes bras, tu dis parfois : « Serpent! »
Serpent, soit. Mais le souple et venimeux reptile,
En certains cas, est plus que le grand fauve, utile.
Parfois ton rude bras n'aura pas à frapper;
Je puis mordre pour toi, pour toi je puis ramper...
Serpent, soit! mais pareil à ce python d'Asie
Qu'un nègre fait danser selon sa fantaisie,
Et qui revient toujours, esclave familier,
Pendre au cou du jongleur son doux et froid collier.

MICHEL.

Je t'aime, Bazilide, ô charmeuse, ô sirène!
Si je veux être roi, c'est pour que tu sois reine...
Comme je suis changé, pourtant, et ce que c'est
Que de nous! Car la gloire, hélas! me suffisait;
Jamais je ne rêvai couronne ni royaume...
Mais tu vins et tu mis dans cette rude paume,

En fixant sur mes yeux tes yeux énamourants,
Ta petite main pâle aux ongles transparents.
Puis dans nos belles nuits d'amour, nuits où l'on veille
Tu murmuras le mot fatal à mon oreille...
Être roi! Le désir cruel m'avait mordu...
Il peut me perdre!... Soit, je veux être perdu!
Je t'aime! La saveur de ta chair jeune et chaude
Dans les combats, autour de moi, circule et rôde
Dans l'âcre odeur du sang je ne puis oublier
L'odeur que tes cheveux laissent sur l'oreiller!
Je t'adore, vois-tu! Commande, exige, ordonne!
Si la route qui doit mener à la couronne
Est obscure et fangeuse, eh bien, prends-moi la main,
Et je te conduirai jusqu'au bout du chemin,
Fallût-il, pour ne pas t'y voir faire la moue,
Étendre sous tes pas mes drapeaux dans la boue!

Acclamations au dehors.

Mais ce bruit? Si c'était enfin mon messager!...

Nouveaux cris. Constantin Brancomir entre au fond par la porte monumentale, entouré de soldats qui l'acclament. Ses vêtements portent les traces d'un combat, et il brandit dans sa main droite trois étendards turcs. Derrière lui paraissent, enchaînés et gardés, un chef turc, blessé, qui porte le turban vert des hadjis, et une jeune femme, Militza, en costume oriental, avec un collier de piastres. A droite et à gauche entrent aussi, attirés par les acclamations, d'autres soldats; parmi eux Ourosch, Lazare et Benko le musicien.

SCÈNE IV

MICHEL BRANCOMIR, CONSTANTIN BRANCOMIR, BAZILIDE, MILITZA, OUROSCH, LAZARE, BENKO, LE PRISONNIER TURC, SOLDATS.

LES SOLDATS.

Victoire!

MICHEL, *reconnaissant Constantin.*

Constantin!

CONSTANTIN, *avec joie.*

Jésus, dans le danger,
Vous protège, mon père, et défend votre gloire;
Je viens de repousser l'Infidèle!

LES SOLDATS.

Victoire!

MICHEL.

Quoi? Les Turcs ont voulu surprendre le Balkan?

CONSTANTIN.

Cette nuit, par l'ancien défilé de Trajan.

MICHEL.

C'est la troisième fois qu'ils tentent ce passage.

CONSTANTIN.

Oui, mais il était bien gardé, selon l'usage.
Marcovitch, le guetteur, qui veillait dans ce lieu
Près du bûcher d'alarme, y mit vite le feu.
L'ennemi connaît bien le signal; il s'arrête,
Et, sur-le-champ, les chefs commandent la retraite,
Craignant d'être surpris dans l'étroit défilé.
Mais je les ai rejoints pourtant. J'ai rassemblé
Mes hommes; et, traînant avec nous la bombarde,
Nous avons pu couper en deux l'arrière-garde.
Nous tirions à mitraille et presque à bout portant.
Quatre cents Turcs au moins sont morts en combattant.
Père, une fois de plus la montagne est sauvée.
Nous avons la victoire...

Jetant les étendards aux pieds de son père.

Et voici le trophée!

BENKO, *à part.*

Encor vaincus!

MICHEL, *s'avançant vers Constantin les bras ouverts.*

Mon brave enfant, embrasse-moi!...
Ton chef est satisfait, ton père est fier de toi;
Et j'ai, dans ta personne, un lieutenant solide.

A sa femme.

Il faut que vous l'aimiez, ma belle Bazilide,
Et qu'il vous aime aussi... car c'est mon seul enfant.
Voyez ce front hautain, ce regard triomphant!
Oui, trop de rêverie encore et de chimère
Dans ces yeux-là. C'est bien la douceur de sa mère;

Mais il a la valeur des Brancomir, c'est sûr.
Pour lui donner le lait ardent de son sein dur,
La guerre, sa nourrice, a défait sa cuirasse;
Et l'écho du canon berça ce fils de race;
Qui, marmot, n'a jamais crié quand il tombait,
Et qui, vers l'âge encor d'épeler l'alphabet,
Par jeu, prenait d'assaut les roches escarpées,
Et chevauchait déjà sur mes grandes épées.

Apercevant les deux prisonniers.

Mais qui sont cette femme et cet homme enchaînés?
Les ordres sont pourtant formels que j'ai donnés.
Jamais de prisonniers. Tout tuer.

CONSTANTIN.

Noble père,
Vous me pardonnerez pour cette fois, j'espère.
C'est moi qui désarmai ce chef; il est blessé,
Et, comme il s'est conduit en brave, j'ai pensé
Bien faire en l'amenant jusqu'à la citadelle.
Faites-lui grâce.

Murmure parmi les soldats.

MICHEL.

Aucun quartier pour l'infidèle!
D'où te vient cet accès de générosité?
Qu'est-ce à dire? Oses-tu blâmer ma dureté?
C'est à force de sang, à force de tuerie,
Enfant, que j'ai sauvé l'Église et la Patrie.
Donc, ceci me déplaît, et c'est rébellion,
Constantin. Pour les Turcs, toujours le talion!

Dent pour dent! Quand ils sont les vainqueurs, ces infâmes
Mutilent nos blessés et violent nos femmes.
A mort, le Turc! A mort, le pourceau circoncis!

LES SOLDATS.

A mort!

CONSTANTIN.

Ne froncez pas vos terribles sourcils,
Père. Pardonnez-moi si je vous fais offense.
Je n'ai pu massacrer un blessé sans défense;
Je me suis souvenu des chrétiens d'autrefois,
Des héros combattant, comme nous, pour la croix,
Au temps de Saladin et du saint roi de France;
Et, malgré moi, j'ai vu l'horrible différence...
Faites-lui grâce!...

Aux soldats.

Et vous, amis, réfléchissez!

LES SOLDATS.

A mort, le Turc! à mort!

LE PRISONNIER.

Jeune homme, c'est assez.
Tu ne me devais pas traîner dans ce repaire.
Tu devais obéir aux ordres de ton père.
Brancomir a raison et tous ces chiens aussi.
Pourquoi me faire grâce? Ai-je crié merci?
Si, devant moi, sanglant et l'épée abattue,
Je t'avais eu, t'aurais-je épargné? — Qu'on me tue!

LES SOLDATS.

A mort!

Sur un signe de Michel, on entraîne le prisonnier.

MICHEL, *à Constantin.*

Fais ton profit de cette leçon-là.

BENKO, *à part.*

Ainsi meurt le croyant. Il n'est de Dieu qu'Allah!

CONSTANTIN, *à part.*

Oh! l'infernale guerre!...

BAZILIDE, *désignant Militza.*

Eh bien, et cette femme?

CONSTANTIN.

Maintenant, c'est mon droit, père, que je réclame.
Elle est ma prisonnière et ma part de butin.

MICHEL.

C'est ton droit, en effet.

BAZILIDE.

Vraiment, beau Constantin?
Vraiment, tu la choisis pour esclave? Une almée!
Une fille qui suit les charrois de l'armée,
Portant à son collier, symbolique ornement,
Les sequins de sa dot, gagnés Dieu sait comment!
Elle est assez belle... oui, mais la conquête est mince
Pour un fier capitaine et pour un fils de prince.
Elle peut, tout au plus, amuser tes soldats.

CONSTANTIN.

:st possible. Pourtant on n'y touchera pas.
ne la disputer que nul ne se hasarde.
tte femme est à moi, vous dis-je! et je la garde.

MICHEL.

le peux, Constantin. C'est ton droit absolu.
:he-le cependant. Deux fois tu m'as déplu.
te défends ce ton d'humeur âpre et jalouse
parlant à ma noble et gracieuse épouse,
i t'a voulu donner ce conseil par bonté.

CONSTANTIN.

is...

MICHEL.

Plus un mot! Je t'aime encor, bien qu'irrité,

Montrant les drapeaux turcs jetés à terre.

devant ces témoins de ta belle vaillance,
veux te pardonner ta désobéissance.
tons ces étendards dans la salle d'honneur.

Il fait un signe à Ourosch, qui ramasse les étendards; puis à Constantin.

oi, n'offense plus ton père et ton seigneur.

Il donne la main à Bazilide et sort par la porte de droite, suivi d'Ourosch portant les étendards, et de tous les soldats. Benko s'éloigne à gauche. Constantin et Militza restent seuls en scène.

SCÈNE V

CONSTANTIN, MILITZA.

CONSTANTIN, *à lui-même, sans prendre garde à Militza.*

Oh! chagrin qui me ronge et qui me désespère!
Cette Grecque m'a pris l'amitié de mon père...
Que le jour qui les a réunis soit maudit!

A Militza, qui s'est humblement approchée de lui.

Que me veux-tu?

MILITZA.

Je suis ton butin, tu l'as dit,
Ton esclave... et j'attends l'ordre du nouveau maître.

CONSTANTIN.

Ai-je vraiment bien fait, triste et malheureux être,
Créature tombée, hélas! déjà si bas,
De t'épargner la mort!

MILITZA.

Je ne la craignais pas.

CONSTANTIN.

Dis ton nom.

MILITZA.

Militza!

CONSTANTIN.

Ton Dieu?

MILITZA.

Le tien, sans doute.

sais pas prier.

CONSTANTIN.

Ton pays?

MILITZA.

La grand'route.

CONSTANTIN.

mille?

MILITZA.

Ma mère errait sur le chemin,
iait et lisait les signes de la main.

CONSTANTIN.

aimait?

MILITZA.

Qui sait? J'étais souvent battue;
rsque j'eus quinze ans, la vieille m'a vendue.
elle qui m'apprit à danser.

CONSTANTIN.

Et depuis?

MILITZA.

is, mon beau soldat, je vis comme je puis.
agrin dans le cœur et le fard sur la joue,
nasse mon pain n'importe où, dans la boue...
niroir m'a fait honte, un jour; je l'ai cassé;
pleure, la nuit, après avoir dansé.

CONSTANTIN, *déliant les mains de Militza.*

Allons, sois libre... Adieu !

MILITZA.

Quoi, ta main me délivre!

CONSTANTIN, *lui donnant sa bourse.*

Oui, prends ma bourse, tiens, et tâche de mieux vivre...
Car ta beauté m'afflige et ton charme est navrant,
Pauvre fille qui fais le mal en l'ignorant.
La débauche t'a prise, enfant à l'œil sincère,
Dans l'horrible tribut payé par la misère.
Si jeune, tu rougis de pudeur sous ton fard;
Un reste d'innocence éclaire ton regard;
Et la fleur dans la fange et de tous méprisée
Garde encor, du matin, sa goutte de rosée.

MILITZA.

Donc, un homme, — c'est vrai ! — pour la première fois,
M'a parlé sans dégoût dans l'âme et dans la voix!
Et cet or que voici, cet or n'a rien d'infâme!...
Qui donc es-tu, soldat aussi doux qu'une femme,
Qui ne me connais pas et me fais tant de bien?

CONSTANTIN.

Ton frère, si tu veux, pauvre fille, un chrétien.

MILITZA.

Mais tu vois qui je suis.

CONSTANTIN.

Je sais la chair fragile.

MILITZA.

Qui t'a rendu si bon?

CONSTANTIN.

Ma mère et l'Évangile.

MILITZA.

Je n'ai fait que le mal.

CONSTANTIN.

Puisse Dieu t'éclairer!

MILITZA.

Je vis dans le ruisseau.

CONSTANTIN.

Le ciel peut s'y mirer.

MILITZA.

L'homme pur me repousse en me disant : Arrière!

CONSTANTIN.

Qui donc est sans péché, pour te jeter la pierre?

MILITZA.

Eh bien, toi qui m'osas donner le nom de sœur,
Toi dont la voix m'emplit de paix et de douceur,
Écoute-moi. Veux-tu vraiment que je remonte
Le courant qui m'entraîne à jamais dans la honte?
Alors, laisse-moi vivre ici, reprends ton or.
Tu m'as sauvé la vie, eh bien, fais mieux encor :
Garde-moi près de toi comme une humble servante.
Car, d'après le passé, l'avenir m'épouvante.
Que vais-je devenir, quand je serai, demain,
Toute seule et livrée aux hasards du chemin?
Ah! dans ces temps mauvais, dans ce pays sauvage,

La liberté, pour moi, c'est le pire esclavage.
O maître, ne sois pas charitable à moitié.
Garde-moi; laisse-moi ma place, par pitié,
Au coin le plus obscur du logis, et supporte
Que je couche, le soir, en travers de ta porte!...
Ah! je baise tes mains! Dis, garde-moi, veux-tu?

CONSTANTIN.

Pauvre oiseau, du premier coup d'orage abattu,
Soit! Je te ferai chaude et paisible la cage.

MILITZA.

Tu consens... Oh! merci!... Mais il me faut un gage
De ta promesse... un rien qui me sera si cher,
Quelque chose de toi pour porter sur ma chair...
C'est l'usage, vois-tu, des filles de Bohême.

CONSTANTIN.

Quoi?... Mon collier? ma bague?... Enfin, choisis toi-même

MILITZA, *désignant un des poignards passés à la ceinture du jeune homme.*

Eh bien, c'est ce petit poignard que je voudrais.

CONSTANTIN, *le lui donnant.*

Pourquoi?

MILITZA.

Pour me tuer, soldat, si tu mourais.

Acclamations au dehors.

CONSTANTIN.

Ces clameurs?...

SCÈNE VI

TOUS LES PERSONNAGES DU PREMIER ACTE, *puis* l'ÉVÊQUE-ROI. *Lazare, Benko et les soldats entrent à droite et à gauche. Ourosch entre vivement par la porte fortifiée, au fond.*

OUROSCH.

Grande joie à toute âme chrétienne!
La Diète a nommé roi le saint évêque Étienne!...

LES SOLDATS.

Vivat!...

CONSTANTIN, *à part.*

Mon pauvre père!

OUROSCH.

Et le roi des Balkans,
A peine couronné, vient jusque dans nos camps
Pour nous bénir...

A Lazare et à Benko.

Eh bien, étais-je bon prophète?

Nouvelles acclamations.

C'est lui... vous entendez...

Michel Brancomir et Bazilide reparaissent sur le seuil de la porte de droite.

MICHEL, *à demi-voix, à Bazilide.*

Ainsi la chose est faite...
Il vient! Il a suivi de près mon messager.
Il vient dans son triomphe! Il vient pour m'outrager!...
J'étouffe! Tout mon corps tremble et ma tête brûle!...

BAZILIDE, *de même.*

Nous nous vengerons, va... Du calme!... Dissimule!

En ce moment l'Évêque-Roi, portant la couronne sur sa mitre et ayant en main une crosse de bois blanc, entre par le fond, suivi d'une escorte de boyards.

MICHEL, *à part.*

C'est lui!

LES SOLDATS.

Vive le Roi!

L'ÉVÊQUE-ROI.

La paix soit avec vous!
Prince Michel, et toi, Constantin, et vous tous,
Soldats chrétiens, soyez bénis au nom du Père,
Du Fils et de l'Esprit.

TOUS

Ainsi soit-il!

L'ÉVÊQUE-ROI.

La guerre
A fait Brancomir grand parmi nous; mieux que moi
Il mérite à coup sûr la couronne de roi;
Pourtant on me la donne et ma surprise est grande.
Mais je dois obéir, quand le peuple commande.

Dans sa sagesse, il veut que le chef redouté,
Sauveur de la patrie et de la chrétienté,
Achève jusqu'au bout sa besogne guerrière,
Et choisit le vieillard dont l'ardente prière
A toujours imploré le ciel pour ce pays.
La volonté de Dieu soit faite! J'obéis.
J'accepte le devoir encor plus que le titre.
Mais, ayant sur le front la couronne et la mitre,
O vaillant Brancomir, je viens d'abord vers toi
Pour t'offrir le baiser paternel de ton roi.
Mon règne sera court; car sur moi la nuit tombe;
Sous mon trône je sens le vide de ma tombe.
Tu seras tout à fait vainqueur, quand je mourrai,
Et deviendras le roi du pays délivré.
Jusque-là, Brancomir, de cœur et de pensée
Soyons unis tous deux pour l'œuvre commencée,
L'œuvre sainte qu'il faut poursuivre sans répit;
Et, pour qu'on sache bien qu'aucun mauvais dépit
N'a glissé dans ton sein sa perfide vipère,
Viens embrasser ton roi qui t'aime comme un père
Et viens t'agenouiller aux pieds de ton pasteur.

MICHEL, *à part.*

Moi, fléchir le genou devant cet imposteur,
Cet hypocrite!... Oh! Dieu! subir un tel outrage

L'ÉVÊQUE-ROI.

Viens, je t'ouvre mes bras, qu'attends-tu?

BAZILIDE, *bas, à Michel.*

Du courage!
Il est le maître encore et tu dois obéir.

Michel, domptant sa fureur, s'approche d'Étienne, qui l'embrasse; puis il s'agenouille devant l'évêque qui lui pose les deux mains sur la tête.

BENKO, *à part.*

J'arrive à temps... Cet homme est bien mûr pour trahir.

L'ÉVÊQUE-ROI.

Maintenant, je vous fais mes adieux et regagne
Viddin, heureux d'avoir salué la montagne,
Le libre et fier Balkan, boulevard de la Foi!
Je retourne aux autels où je prierai pour toi,
Brancomir, champion de l'Europe chrétienne!
Et nulle gloire, ami, n'est égale à la tienne;
Car, pareil à l'archange écrasant les démons,
Tu tiens la barbarie au pied de ces vieux monts,
Immobile, vaincue et de terreur frappée
Par l'éblouissement de ta sublime épée!

LES SOLDATS.

Vive le Roi!

MICHEL, *à part.*

Vieillard, qui crois nos cœurs unis,
Haine et malheur sur toi!

L'ÉVÊQUE-ROI, *au fond de la scène, élevant la main droite.*

Vous tous, soyez bénis!

ACTE II

Une salle de la citadelle décorée avec un goût barbare. Tapisseries orientales, peaux de bêtes, trophées d'armes et d'étendards pris sur les Turcs. Au fond, une grande porte; à gauche, au premier plan, une porte plus petite, et, au second plan, une fenêtre. A droite, un réduit caché par une tapisserie.

SCÈNE PREMIÈRE

BAZILIDE, BENKO, SOPHIA. *Bazilide est étendue sur un lit de repos; Sophia l'évente. Entre Benko, sa guitare en main.*

BAZILIDE.

Accorde ta guzla, Benko... Le prince chasse...

Sons de trompes dans l'éloignement.

Tiens, on entend d'ici le son du cor qui passe.
Accorde ta guzla... car, depuis ce matin,
Je suis là, regardant les cimes au lointain

Et les pesants vautours qui planent... Je m'ennuie...
J'ai le vide dans l'âme et suis tout éblouie
D'avoir vu trop longtemps, dans ce jour de langueur,
La neige des sommets moins froide que mon cœur.
C'est dans ces moments-ci que je deviens méchante...
Mais j'aime ta chanson... Que Sophia la chante.

SOPHIA, *chantant.*

L'âme comme un ciel limpide,
Elle vient d'avoir quinze ans.
Volez vers l'enfant candide,
Purs papillons blancs.

Il regarde l'ingénue
Et lui fait baisser les yeux.
Volez vers la vierge émue,
Doux papillons bleus.

Il rend la fille amoureuse
Et lui ravit son trésor.
Volez vers l'amante heureuse,
Beaux papillons d'or.

Mais il part. Au cœur blessée,
Elle pleure tous les soirs.
Volez vers la délaissée,
Lourds papillons noirs.

BAZILIDE.

L'air est voluptueux, mais ma tristesse empire.
Raconte-moi plutôt l'histoire du vampire,
Du jeune homme si pâle et cependant si beau,

'on a trouvé, les yeux ouverts, dans son tombeau...
i, Sophia, va-t'en. Ton éventail m'énerve.

Sophia sort.

SCÈNE II

BAZILIDE, BENKO.

BENKO.

in nous sommes seuls et nul ne nous observe,
venons au complot que nous avons ourdi.
bien! princesse?

BAZILIDE.

Eh bien! Ibrahim-Effendi,
projet est encor loin de sa réussite.
n'ai pu décider Brancomir. Il hésite.
offres du Sultan, à coup sûr, l'ont tenté;
is, malgré tout, il n'a pas encore accepté.

BENKO.

istez!

BAZILIDE.

Chaque jour, j'y reviens et j'insiste.

BENKO.

intérêt est là.

BAZILIDE.

Son préjugé résiste.

BENKO.

Pourtant l'événement ne serait pas nouveau.
Assen, roi de Choumla, Jean, tzar de Tirnovo,
Et Sava le Hautain, despote de Serbie,
Furent mis à la même épreuve et l'ont subie.
Pour sauver leur couronne, ils ont passé par là.
En permettant chez eux le saint culte d'Allah,
En laissant circuler l'Ottoman sur leurs terres,
Ils y règnent en paix et sont rois tributaires.
Faisant ce qu'ils ont fait pour sauver leurs États,
Le prince y gagnerait un trône qu'il n'a pas.
Être roi du Danube au Balkan! Qu'il y pense!
C'est une généreuse et large récompense.
Mon maître est cependant prêt à la lui donner.
Le Sultan — je l'ai dit — ne veut plus s'obstiner;
Il s'afflige de voir son héroïque armée
Au pied de ces vieux monts vaincue et décimée.
Que Michel, sans combat, nous les laisse franchir;
Et soudain Othorgul, le glorieux muchir,
Couronne Brancomir et dépose l'évêque.
Alors l'Islam fleurit près de l'Église grecque.
Le sang ne coule plus. Aux pays danubiens,
Tout est en sûreté, les gens comme les biens.
Défense désormais qu'on se tue et se batte
Des bords de la mer Noire au sommet du Carpathe.
Michel roi, c'est la paix... Que vous dirais-je encor?
Qu'il n'aura qu'à payer par an cent bourses d'or,

Que j'ai là le firman donné par Sa Hautesse...
Mais je vous ai vingt fois fait ces offres, princesse,
Et vingt fois vous m'avez promis votre concours
Pour que Michel consente... Il refuse toujours.

BAZILIDE.

Crois-tu donc, Ibrahim, qu'il me soit si facile
De plier à mon gré cet esprit indocile?
Ce plan, qui nous paraît tracé par la raison,
A ce rude soldat semble une trahison.
Je murmure souvent ton offre à son oreille,
Mais je vois dans ses yeux le scrupule qui veille.
Dans ce cœur plein de cendre et par moi tourmenté,
Brûle un dernier tison d'antique loyauté.
Un peu d'honneur, au fond d'une âme militaire,
Est toujours enfoui comme une épée en terre...
Et je me décourage, ainsi qu'un laboureur,
Dans un champ où la guerre a semé sa fureur,
Fait halte, en essuyant du bras son front qui sue,
Quand des glaives rouillés arrêtent sa charrue.

BENKO.

Pour briser cet obstacle il faut faire un effort.
On vous aime et l'amour doit être le plus fort.
Si Michel est toujours à vos conseils rebelle,
A quoi sert d'être femme? à quoi sert d'être belle?

BAZILIDE.

Entendons-nous. Rien n'est encor désespéré.
Car je veux réussir et je réussirai.

J'en jure par le rêve ardent qui me dévore!...
Montre-moi ce firman. Je veux le voir encore.

Benko tire de son sein un parchemin avec un large cachet de cire pendu au bout d'un ruban de soie verte, et le donne à Bazilide, après avoir respectueusement baisé le cachet.

BAZILIDE, *lisant.*

« Gloire à l'unique Allah! Mohammed, Commandeur
Des Croyants, qui remet sa force et sa grandeur
Aux mains du Tout-Puissant dont il est l'humble esclave,
Promet de s'allier de cœur avec le Slave,
Noble ou non, qui fera passer, sans coup férir,
Les monts, que le Sultan renonce à conquérir,
Aux troupes dans la plaine à présent bivouaquées.
L'allié du Sultan rouvrira les mosquées,
Et paiera le tribut en or. Moyennant quoi,
Il aura la couronne et le titre de roi,
Avec tout le pays de la montagne au fleuve.
Nous le lui promettons par serment, et, pour preuve,
Il peut par-devant lui garder ce parchemin
Timbré de notre sceau par notre propre main. »

BENKO.

Pour que tout soit conclu, Michel n'aura qu'à mettre
Son sceau près de celui de mon auguste Maître.

BAZILIDE, *après un silence.*

Quel rêve!

BENKO, *reprenant le parchemin.*

Eh bien! il faut le perdre ou le saisir.

BAZILIDE.

Que dis-tu?

BENKO.

Qu'on vous a laissé tout le loisir
De mener au succès cette trop longue intrigue,
Que le Sultan, mon maître, à la fin se fatigue
D'accorder des délais et de toujours surseoir,
Et que, si je n'ai pas de réponse ce soir,
Si Brancomir hésite encore ou se rétracte,
Je pars...

BAZILIDE.

Tu pars?

BENKO.

Et vais offrir le même pacte
— Entendez-vous, princesse? — au plus entreprenant.
Et si quelque soldat, si quelque lieutenant
Veut être plus hardi que Michel et plus sage,
Et nous donne un moyen de forcer le passage,
Fût-il serf et bâtard, c'est lui qui sera roi.

BAZILIDE.

Assez, Turc insolent, et prends bien garde à toi.
Je puis faire, d'un mot, flamboyer les épées.
Ibrahim, souviens-toi de ces têtes coupées
Qu'on cloue à notre mur et qu'on laisse pourrir.

BENKO, *haussant les épaules.*

Vous me faites pitié... Le Croyant sait mourir.

Changeant de ton et avec humilité.

Est-ce qu'à nos projets la princesse renonce ?

BAZILIDE.

Jamais !... C'est donc ce soir que tu veux ta réponse?

BENKO.

Ce soir même... On vous a parlé de ces guetteurs
Qui, dans les défilés, veillent sur les hauteurs,
Près d'un bûcher, l'oreille à tous les bruits ouverte,
Et dont les feux vingt fois vous ont donné l'alerte.
Dès longtemps, ces signaux nous barrent le chemin;
Ils ont fait échouer nos meilleurs coups de main,
Et toujours pour le Turc les nuits furent sanglantes
Où l'on vit s'allumer ces flammes vigilantes.
Sans elles, les Balkans eussent été forcés.
Or, on change ce soir les gardiens, je le sais.
Donc, si vous décidez Brancomir, tout à l'heure,
Qu'au chemin de Trajan, la route la meilleure,
Le guetteur soit absent, le feu ne brille pas;
Mais que le prince seul vienne à minuit là-bas.
Je préviens Othorgul, nous nous mettons en marche,
Nous prenons le chemin de Trajan, et, sous l'arche
Où triompha jadis le grand César romain,
Le Slave et l'Ottoman se donneront la main.
Puis, franchissant les monts, ils iront par la plaine
A Viddin, et demain... demain vous serez reine.

BAZILIDE.

Eh bien, c'est entendu. Car il faut en finir.
Avant qu'il soit longtemps Michel va revenir.

Lui montrant la gauche.

Reste patiemment dans cette galerie,
Et — crois-en mon désir qui touche à la furie —
Je t'amènerai là Brancomir consentant.
Et toi, dont je sens bien le mépris insultant,
Toi pour qui toute femme est une esclave, en somme,
Tu pourras mesurer mon pouvoir sur cet homme.
Car je vais présenter à sa tentation
Le vin de la rancune et de l'ambition;
Je prétends qu'il s'en grise et soit prêt à tout faire;
Et, quand il croirait voir la mort au fond du verre,
— J'en jure par mon sexe! — il faudrait qu'il le bût!...
Au revoir, Ibrahim!

Elle sort.

BENKO, *un moment seul.*

Allons, je touche au but.

SCÈNE III

CONSTANTIN, MILITZA, OUROSCH, LAZARE, BENKO. *Constantin entre par le fond, accompagné des deux soldats et leur parlant. Militza les suit. Benko, à l'entrée de Constantin, se retire dans un coin de la scène.*

CONSTANTIN.

Ainsi, depuis un mois, pas une seule attaque?

OUROSCH.

Non, maître, dans la plaine où l'ennemi bivouaque,
Pas un seul mouvement d'attaque ou de recul.

CONSTANTIN.

Je ne reconnais plus le terrible Othorgul,
Qui nous harcelait tant naguère. C'est bizarre.
Enfin, il faut toujours veiller... Ourosch, Lazare,
On change les guetteurs, ce soir... N'oubliez rien.

LAZARE.

Chaque poste sera pourvu de son gardien,
Maître, et pour les placer près des bûchers d'alarmes,
J'ai là des hommes sûrs, munis de bonnes armes
Et de vivres. Le chef désire-t-il les voir?

CONSTANTIN.

Non, car ils seront vus par mon père, ce soir,
Et seul il a le droit de donner la consigne.

BENKO, *s'approchant de Constantin et le saluant avec servilité.*

Monseigneur, je salue en vous le chef insigne,
Le fils du grand héros que bénit l'Occident,
Le jeune capitaine intrépide et prudent
Qui, même dans les jours de paix, songe à la guerre.

CONSTANTIN, *dédaigneusement.*

Le compliment est froid et ne me touche guère;
Pour les femmes tu sais en trouver de meilleurs.
Benko, va-t'en porter ta flatterie ailleurs.

Benko s'incline en dissimulant un regard de haine. — Aux deux soldats.

Laissez-moi, mes amis.

Les soldats sortent au fond.

SCÈNE IV

CONSTANTIN, MILITZA.

CONSTANTIN, *sans faire attention à la jeune femme qui se tient à l'écart.*

Donc la guerre s'apaise
Et l'on ne se bat plus... Que ce calme me pèse!...
Sous le ciel morne et pur où pendent les drapeaux,
Comme ils sont longs, les jours du soldat au repos,
Lorsque c'est dans l'ennui que le devoir consiste!
Oh! les heures de plomb!

MILITZA, *qui s'est approchée de lui.*

Le jeune maître est triste...

CONSTANTIN.

Tu le vois, mon enfant, et n'y peux rien changer.

MILITZA.

Si.

CONSTANTIN.

Comment?

MILITZA.

D'un seul mot.

CONSTANTIN.

Et lequel?

MILITZA.

Le danger!

CONSTANTIN.

Que dis-tu?

MILITZA.

Ce chanteur à l'œil louche et perfide,
Que traite en favori l'altière Bazilide
Et que souffre ton père en sa maison...

CONSTANTIN.

Eh bien?

MILITZA.

Soldat, prends garde à lui! Prends garde à lui, chrétien!

CONSTANTIN.

Je ne lui cache pas le dégoût qu'il m'inspire.
C'est un flatteur abject et rampant.

MILITZA.

C'est bien pire,
Et ton pressentiment ne te sert qu'à demi.
Ce Benko, c'est un Turc.

CONSTANTIN.

Un Turc! Quoi! L'ennemi
Parmi nous, dans nos murs, ose envoyer un traître!

MILITZA.

C'est un Turc.

CONSTANTIN.

Mais comment l'as-tu pu reconnaître?...
Es-tu certaine au moins?

MILITZA.

J'ai d'abord hésité,
Maintenant j'en suis sûre et c'est la vérité.
C'est bien lui que j'ai vu là-bas, dans leur armée.
Écoute. Quand, honteuse et misérable almée,
Je subissais le sort d'où ta main m'arracha,
Le soir, pour se distraire, Othorgul, le pacha,
Me faisait quelquefois danser devant sa tente,
Avec le tambourin et l'écharpe flottante.
C'est auprès du lion que j'ai vu le chacal;
Oui, près du chef, par lui traité presque en égal,
En habits somptueux, à la meilleure place...
Ah! j'ai douté d'abord d'une pareille audace.
Venir ici, braver la mort à chaque pas!
Je songeais : « Je me trompe. Un Turc n'oserait pas. »
Mais j'ai bien observé le faux chanteur bohème.
C'est l'homme que j'ai vu dans leur camp, c'est lui-même.
Hier soir, — car toujours mon soupçon le guettait, —
Se croyant seul, je l'ai surpris qui récitait
Sa prière, tourné du côté de la Mecque.

Prends garde à lui! prends garde à ta marâtre grecque!
Maître, sois attentif, veille sur ta maison!
Car le chien du logis flaire une trahison.

CONSTANTIN.

Merci... Mais le danger n'a pas tant d'importance.
Une heure suffira pour dresser la potence.
Les Turcs verront de loin l'espion châtié;
Et je vais...

MILITZA, *l'arrêtant.*

Pas encore.

CONSTANTIN.

Et pourquoi?

MILITZA.

Par pitié,
O maître, jusqu'au bout écoute ton esclave.

CONSTANTIN.

Parle donc!

MILITZA.

Cette main qui brisa mon entrave,
Lorsque je t'aurai dit mon soupçon plein d'horreur,
Se lèvera sur moi peut-être avec fureur
Et me fera rouler à tes pieds, abattue.
Laisse-la-moi baiser avant qu'elle me tue.

CONSTANTIN.

Moi, te frapper! Comment? Et que soupçonnes-tu?

MILITZA.

O cœur aveugle et plein de candide vertu!
Souviens-toi que la Grecque a rêvé la couronne
Et que c'est quelquefois l'ennemi qui la donne.
Songe à la trahison; souviens-toi, Constantin,
De Jean de Tirnovo, de Sava le Hautain.
Bien d'autres, comme ont fait le Bulgare et le Serbe,
Pourraient devant le Turc incliner leur superbe
Et, chrétiens devenus vassaux du Grand Seigneur,
Gagner une couronne au prix du déshonneur.
Que de défections déjà dans cette guerre!
Va, ce Benko n'est pas un espion vulgaire;
Là-bas, ils l'honoraient, te dis-je, comme un chef.
Songe à la Byzantine, ami, songe au grief
Que contre le vieux prêtre elle garde dans l'âme.
Elle peut désirer une couronne infâme,
Et peut-être ce Turc, dont nous nous méfions,
La lui montre et la fait briller sous ses haillons.

CONSTANTIN.

Tout ce que tu me dis me glace d'épouvante.
Oui, quelquefois, c'est vrai, l'ambition enfante
Le crime, et Bazilide a le cœur corrompu.
Sans ton utile avis, peut-être elle aurait pu
Rêver quelque action horrible et la commettre.
Mais je vais éclairer mon père; il est le maître.
Vainement un complot se replie et se tord
Et prend en ses filets le vieux lion qui dort;
Il n'a qu'à secouer sa crinière indignée

Pour rompre d'un seul coup ces toiles d'araignée!
D'un mot je l'avertis...

MILITZA.

Calme ton sang qui bout,
Et, je te le répète, écoute jusqu'au bout.
Il faut — malheur sur moi, si le mot t'exaspère! —
Te méfier de tous et même de ton père.

CONSTANTIN, *levant le bras avec fureur.*

Mon père!... Misérable esclave!...

MILITZA.

Frappe-moi.
Mais songe que ton père aussi veut être roi...

CONSTANTIN.

Militza!...

MILITZA.

Quand son chien sent un péril et jappe,
L'homme injuste brandit un bâton... Eh bien, frappe!
Qu'importe que mon sang rougisse le pavé
Et que le chien soit mort, si le maître est sauvé!

CONSTANTIN.

Mon père! C'est affreux!

MILITZA.

Ah! que mon cœur se rompe,
Que je meure soudain, si mon instinct se trompe!
Mais j'ai vu, oui, bien vu Brancomir échanger
De singuliers regards avec cet étranger,
— Dois-je dire le mot? — des regards de complice!

CONSTANTIN.

Complice!... Lui!...

MILITZA.

Je sais, je te mets au supplice...
Mais songe donc. Toujours son désir le poursuit.
N'est-il pas devenu sombre comme la nuit,
Depuis qu'ils ont fait roi l'évêque à tête blanche?
Si Michel voulait prendre à tout prix sa revanche?...
Oui, naguère on vantait sa rude loyauté,
Mais Bazilide est là, qui peut l'avoir tenté.
Le poison est subtil et pénétrant que verse,
Dans les heures d'amour, une femme perverse.
Crois-moi, la haine en lui fait son travail obscur;
Et, comme la tempête envahit un ciel pur,
On peut voir dans ses yeux, lentement amassées,
Flotter l'orage noir des mauvaises pensées!

CONSTANTIN.

Oh! tais-toi!... car j'entends — et j'en ai le frisson —
En moi-même un écho qui te donne raison...
Mon père!... C'est atroce!... Oh! soupçonner mon père!...

MILITZA.

Tu connais le danger. Maintenant délibère
Et décide. L'esclave a tout dit et se tait.

CONSTANTIN.

Mon Dieu, je deviens fou!... Si cette chose était,
Cependant?... Si mon père — oh! non, c'est trop infâme!
Vendait ainsi son Dieu, sa patrie et son âme?

Lui, traître! Après trente ans d'honneur et de devoir!...
Tout savoir, sur-le-champ! Oh! je veux tout savoir!

MILITZA.

C'est aisé. Tous les jours, dans cette chambre close,
Le prince vient après la chasse et se repose.
Seuls, sa femme et Benko sont admis dans ce lieu.

Elle soulève une tapisserie et découvre un coin de mur où un personne peut se cacher.

Eh bien, vois ce réduit...

CONSTANTIN.

L'épier, moi!... Grand Dieu!...
L'espionner!... Mais c'est pour le sauver peut-être...

Fanfares de chasse très proches.

Ces fanfares!... C'est lui!... Non, je veux tout connaître.
C'est pour la foi du Christ et c'est pour mon pays,
Et, qui que vous soyez, traîtres, soyez trahis!

Il se cache derrière la tapisserie.

MILITZA, *un moment seule.*

Pauvre maître! La foudre à ses pieds est tombée...
Mais l'esclave voit clair et ne s'est pas trompée.

SCÈNE V

MICHEL BRANCOMIR, BAZILIDE, MILITZA, LES CHASSEURS. *Brancomir, un épieu à la main, entre, précédé et suivi par les chasseurs. Bazilide l'accompagne.*

MICHEL, *d'une voix railleuse.*

J'ai tué l'ours! L'exploit sans doute est glorieux
Pour le chef des Balkans, vingt fois victorieux...
Un monstre très farouche et de la grande espèce!...
Je l'ai tué d'un coup... Holà! qu'on le dépèce,
Et qu'on envoie, ainsi qu'un présent qui vaut cher,
Sa fourrure au vieux roi pour qu'il ait chaud l'hiver.
Il ne souhaite pas d'offrandes plus guerrières,
C'est un saint; nous devons la paix à ses prières.
Jadis aux Turcs vaincus j'arrachais leur drapeau.
Je n'ai tué qu'un ours; envoyez-lui la peau.
Allez!

Les chasseurs sortent, Militza les suit sans être remarquée.

SCÈNE VI

MICHEL BRANCOMIR, BAZILIDE.

MICHEL, *avec accablement.*

Oui, c'est ainsi. Le soldat le plus brave,

Le chef le plus fameux de tout le pays slave
A pour seuls ennemis les aurochs et les ours...

BAZILIDE.

Et celle qui naquit et grandit dans les cours,
Oui, celle qui descend des Porphyrogénètes,
Languit en contemplant la neige sur les crêtes,
Bercée au rhythme dur d'un chant bohémien...
Va, ton sort n'est pas plus à plaindre que le mien.
Il nous faut désormais descendre côte à côte
Notre morne chemin, Michel... A qui la faute?

MICHEL.

Grâce! Par tes regrets je suis trop torturé.
J'ai pour toi, tu le sais, ardemment désiré
Cette place où l'intrigue a mis l'évêque Étienne.
Mais, à présent, comment veux-tu que j'y parvienne?
Comme son successeur? Et dans combien de temps?
Il est robuste et vert, malgré ses soixante ans.
Tous l'adorent ainsi que la plus sainte icône.
Vois-tu, ce scélérat vieillira sur son trône,
Vénéré comme un père, obéi comme un tzar;
Et Liben, le fameux voyant de Kilandar,
L'ermite qui, dit-on, parle avec le tonnerre,
A prédit autrefois qu'il serait centenaire...
Enfer! Vivre cent ans!... Ah! pour cela, vieillard,
Il faut une poitrine à l'abri du poignard,
Et cette dague, un jour, par cette main saisie,
Fera, si je le veux, mentir la prophétie.
Oui, j'irai jusqu'au meurtre, et, quand j'aurai frappé,
Nul ne m'arrachera de mon trône usurpé;

J'y ferai près de moi place à ma Bazilide,
Et je m'y sentirai plus ferme et plus solide,
Et les profonds coussins m'en paraîtront plus doux,
Si j'ai pour marchepied ce corps percé de coups!

BAZILIDE.

Vaine fureur, Michel, inutiles blasphèmes!
Tout un peuple le garde, et tes soldats eux-mêmes
Sauraient bien garantir l'évêque ou le venger.

MICHEL.

Ah! Dieu! Toujours sentir le frein et le ronger!
Obéir à ce vil diseur de patenôtres!
C'est odieux!... Que faire?

BAZILIDE.

Eh! ce qu'ont fait les autres,
Ce qu'ont fait Assen, Jean, Sava, tant d'autres rois,
Se mettre du côté du plus fort.

MICHEL.

Oui, vingt fois
Tu me l'as dit... Souvent j'y songe, aux heures noires.
Mais s'allier au Turc... Oh! mes vieilles victoires!

BAZILIDE.

Pourtant — et c'est un ordre ici que je transmets —
Il faut s'y décider tout de suite ou jamais.

MICHEL.

Un ordre! A moi!

BAZILIDE.

L'orgueil ici n'a rien à faire.

L'acte n'a jamais lieu que toujours on diffère.
Michel, il faut tenter ou non ce coup hardi;
Car enfin ta faiblesse a lassé l'effendi.
C'est trop de lutte sourde et d'angoisses confuses.
Ibrahim partira ce soir, si tu refuses.

MICHEL.

Quoi? Ce soir!

BAZILIDE.

Et ce prix que tu peux conquérir,
Ce trône des Balkans, le Turc ira l'offrir
— Entends-tu bien, Michel? — à l'homme de courage
Qui, dans ces monts, saura lui livrer le passage;
Et le lourd diadème aux joyaux rayonnants
Sera mis sur le front d'un de tes lieutenants,
Et, fût-il un vil serf, les choses seront telles.

MICHEL.

Tous le repousseront, hélas! tous sont fidèles.

BAZILIDE.

Alors fais donc comme eux, laisse l'ambition,
Reste à ton poste et monte ici la faction.
Fais comme tes soldats, te dis-je, et les imite.
Pourvu que son pilaf cuise dans sa marmite
Et qu'il touche sa solde intacte au jour promis,
L'honnête janissaire est content et soumis,
Et, lorsque son aga le souffiette, il s'incline.
Fais comme tes soldats. C'est beau, la discipline!

MICHEL.

Par la mort! Je jouerais ce rôle avilissant!...

BAZILIDE.

Allons donc! Ton orgueil est un cheval de sang.
Dès qu'il sent l'éperon, il se cabre et frissonne.

MICHEL.

Donc, qu'exige Ibrahim?

BAZILIDE.

Que tu sois, en personne,
A minuit, près de l'arc romain, sur la hauteur,
Que le pacha t'y trouve en place du guetteur;
Et tu seras, demain, roi dans ta capitale...
Tu consens?...

MICHEL, *à part.*

Elle a donc sonné, l'heure fatale...
La voici!... Loin de moi, scrupules et remords!
Fuyez, spectres sanglants de tous mes soldats morts!

BAZILIDE.

Dis... Consens-tu?

MICHEL, *de même.*

Cessez vos plaintes étouffées,
Anciens devoirs! et vous, armes, drapeaux, trophées,
Qui témoignez encor de ma vieille vertu,
Oh! ne frémissez pas!

BAZILIDE.

Mais, voyons, consens-tu?

MICHEL, *haut.*

Tu le veux?... Oh! dernier effort! Lutte suprême!...

BAZILIDE.

Eh bien! oui, je le veux, et parce que je t'aime;
Car je connais le fond de ton cœur, Brancomir,
Car je sais ton secret, moi qui te vois dormir,
Et j'entends, dans les nuits où te tordent les fièvres,
Toujours le même mot murmuré par tes lèvres.
Oui, je veux cette chose et j'ai tout préparé,
Mais c'est pour ton bonheur, ô mon maître adoré;
Car n'as-tu pas assez de cette horrible vie
Où mon ardent désir et ta cuisante envie,
Pareils à des couteaux l'un sur l'autre aiguisés,
Détruisent notre amour et gâtent nos baisers?
J'en souffre trop. Un jour, la coupe serait pleine.
Prends garde, notre amour deviendrait de la haine...
Tu me verrais alors m'arracher de tes bras!...
Mais ce ne sera point et tu consentiras...
Michel, fais ce que veut ta femme et crois en elle;
Et, si l'ambition est folle et criminelle
Qui nous ronge le cœur comme un bec de vautour,
Eh bien, commets le crime et sauve notre amour.
Ah! vois-tu, deux amants qui deviennent complices
Trouvent dans leur baiser de plus âcres délices.
Ce sein, où ton désir se pâme tous les soirs,
Bercera doucement tes sommeils les plus noirs...
D'ailleurs, pourquoi parler de remords et de crime?
Non, tu reprends, héros, ta place légitime
Et tu punis ce peuple, ingrat comme ton Dieu!
Qu'importe un minaret debout dans le ciel bleu,
Quelques sacs d'or payés, quelque autre ignominie?

Sois roi d'abord et fais éclater ton génie.
Ces peuples désunis, ces méchants roitelets,
Capitaine, fais-leur la guerre, conquiers-les,
Mets dans un seul carquois toutes les flèches slaves;
Et, traînant après toi rois et peuples esclaves,
Un jour tu chasseras les Turcs en conquérant,
Et tu seras Michel le Saint, Michel le Grand,
Et deviendras fameux comme un César antique!...
Mais l'avenir est loin. Assez de politique.
Mets tes mains dans mes mains, mets tes yeux dans mes yeux.
Suis-je femme d'un lâche ou d'un ambitieux?
Sais-tu ce que tu veux et sais-tu ce qu'on t'offre?
Le trône, le pouvoir royal, l'or à plein coffre;
Et tu peux consentir ou tu peux refuser.
Mais, devant mon regard et devant mon baiser,
Si d'un scrupule encor ton âme est combattue,
Si tu dis non, c'est bien décidé, je me tue!...

MICHEL.

Ciel!...

BAZILIDE.

Et, pour te prouver, Michel, entends-tu bien?
Que le cœur d'une femme est plus fort que le tien
Et sait, quand il a fait un projet, le conclure,
De ces mains, je m'étrangle avec ma chevelure!

MICHEL.

Assez, j'accepte, assez! C'est conclu, c'est juré!
Partout où tu voudras, Bazilide, j'irai.
Je me sens prêt à tout, au crime, au sacrilège.

Mais je te bâtirai ce trône, oui, dussé-je
Devenir de Satan l'eselave et le suppôt,
Et, prenant avec lui la scie et le rabot,
Tailler le bois sacré de la croix du calvaire!

BAZILIDE, *l'entraînant et lui montrant d'un geste impérieux la porte de la galerie où les attend l'émissaire du Sultan.*

Viens!

SCÈNE VII

CONSTANTIN, *seul. Il sort de sa cachette dans le plus grand trouble.*

Mon père trahit, et je le sais!... Que faire?

ACTE III

Un plateau dans les Balkans. Au milieu de la scène, vu de trois quarts, l'arc de triomphe de Trajan, en ruines. Les bas-reliefs représentent des scènes guerrières; quelques-unes des figures sont mutilées. Une chaussée romaine, aux grandes dalles disjointes, traverse en biais le théâtre et passe sous l'arche monumentale. A droite, au bord de la chaussée et au pied du monument se dresse un bûcher de fascines résineuses, près duquel brûle une longue torche fichée en terre. De toutes parts, sapins et rochers. Au fond, la chaîne des montagnes; quelques cimes sont blanches de neige. Nuit étoilée.

SCÈNE PREMIÈRE

LE GUETTEUR, *puis* UN CHEVRIER.

LE GUETTEUR, *regardant un sablier à la lueur de la torche.*

L'heure d'avant minuit... Tournons le sablier.

Il retourne le sablier et le pose à terre.

Ah çà, mais ils ont l'air là-bas de m'oublier;
Car, ordinairement, l'homme qui me remplace

LE CHEVALIER

LE GUETTEU

Bonsoir, Djoan.

LE CHEVALIER

Tu n'as donc pas

LE GUETTEU

J'avais mon remplaçant et je me

Là, le vent des glaciers vous pénè

-même, pourquoi laissez-

LE CHEVALIER

Moi, je veille et, va, la bête

vous du souvent où j'ai rempl

LE GUETTEU

Au bonge — pour obver j'ai le jour

Arrive un peu plus tôt... Il fait un froid de glace...
Bien sûr que, cette nuit, il va geler encor.

Apercevant le chevrier qui paraît dans les roches.

Quelqu'un?... Ce n'est que toi, berger?

LE CHEVRIER.

Bonsoir, Sandor

LE GUETTEUR.

Bonsoir, Djoan.

LE CHEVRIER.

Tu n'as donc pas fini ta garde?

LE GUETTEUR.

J'attends mon remplaçant et je me plains qu'il tarde,
Car le vent des glaciers vous pénètre la peau...
Mais, toi-même, pourquoi laisses-tu ton troupeau?

LE CHEVRIER.

Mon chien le veille et, va, la bête n'est pas sourde...
Je reviens du torrent où j'ai rempli ma gourde.

LE GUETTEUR.

Je songe — pour rêver j'ai le jour tout entier —
Que nous faisons, ton chien et moi, même métier.
Dormir le jour, veiller la nuit, tendre l'oreille,
Ouvrir l'œil. La besogne est tout à fait pareille.

LE CHEVRIER.

Oui, c'est juste. Le Turc est le loup, toi le chien,
Et Michel le berger... Mais il nous garde bien,
Le brave homme, et s'il dort, c'est la main sur ses armes

Où donc en serions-nous sans ses bûchers d'alarmes?
Ah! c'est un chef!...

LE GUETTEUR.

Pardieu! C'est le grand Brancomir!
N'importe... Le nouveau guetteur devrait venir,
Et c'est bien long, vois-tu, trois jours de solitude.

LE CHEVRIER.

Dis donc, Sandor. Ma vie est encore plus rude.
Ce soir, tu vas dormir au lit et manger chaud,
Tandis que, tout l'été, je dois rester là-haut,
Sans voir visage humain, tout seul, avec mes chèvres.
Là, j'ai failli mourir quand j'avais pris les fièvres...
Sans sacrement!... Enfin, on n'y peut rien changer...
Résignons-nous. Adieu, guetteur.

LE GUETTEUR.

Adieu, berger.

Le berger s'éloigne.

SCÈNE II

LE GUETTEUR, *seul.*

Ce maudit froid me fait grelotter jusqu'aux moelles.
Quel éclat singulier ont, ce soir, les étoiles!

On dirait des témoins ouvrant tout grands leurs yeux.
Ma mère prétendait que les astres des cieux,
Qui peuplent de clartés la nuit bleue et profonde,
Ont seuls pu voir, depuis les premiers jours du monde,
Des forfaits inconnus, restés sans châtiment,
Et qu'ils témoigneront, au dernier jugement.
Aussi, quand leur éclat est extraordinaire,
— La solitude rend un peu visionnaire, —
Il me semble qu'un crime est tout près d'arriver.
Comme ils brillent ce soir!... A quoi vais-je rêver?
Le ciel est pur, le vent du Nord a ce caprice,
Voilà tout... Et c'étaient des contes de nourrice,
Que me disait jadis ma mère en me berçant.

Michel Brancomir entre au fond, avec un bonnet et un manteau pareils à celui du guetteur.

Un homme... Ce doit être enfin mon remplaçant.

SCÈNE III

MICHEL, LE GUETTEUR.

LE GUETTEUR.

Qui vive?

MICHEL.

Ami.

LE GUETTEUR.

C'est bien. Dis-moi le mot de passe.

MICHEL.

Rakowa.

LE GUETTEUR.

Pour trois jours je te cède la place.
As-tu des vivres?

MICHEL.

Oui.

LE GUETTEUR.

Mais dis-moi, compagnon,
Il ne me semble pas t'avoir jamais vu.

MICHEL.

Non.
Je suis l'ancien guetteur près d'Etropol. J'arrive.

LE GUETTEUR.

Tu sais qu'il faut toujours rester sur le qui-vive?

MICHEL.

Je sais.

LE GUETTEUR.

Connais-tu bien le pays?

MICHEL.

J'y suis né.

LE GUETTEUR.

Et le nouveau mot d'ordre?

MICHEL.

Ourosch me l'a donné.
Il devra m'être dit, dans trois jours, par l'autre homme.

LE GUETTEUR.

Tout va bien. Adieu donc, je m'en vais faire un somme.

Le guetteur sort.

SCÈNE IV

MICHEL, *seul.*

J'ai promis, j'ai juré!... C'est le lieu, le moment,
Michel, et tu n'as plus qu'à tenir ton serment...
Quel calme! Le torrent là-bas à peine pleure...
Othorgul va venir. J'entendrai tout à l'heure
Sur le pavé romain les pas de son cheval
Et je le verrai, lui, sous cet arc triomphal
Bâti par le César Trajan, vainqueur des Daces.
N'importe! Je suis prêt à toutes les audaces,
Bazilide! Tes bras amoureux d'où je sors
Ont su, par leur étreinte, étouffer mes remords
Oui, j'ai baisé ta main qui me montrait l'abîme.
Je sens une âpre joie à t'aimer jusqu'au crime,
Et, puisqu'il en faut un pour plaire à ton désir,
J'éprouve à le commettre un monstrueux plaisir.

Je l'ai juré, pâmé dans tes cheveux funèbres.
Quand, au lieu de ce Turc, le Prince des Ténèbres
Viendrait m'offrir, raillant avec un rire amer,
La couronne rougie aux flammes de l'enfer,
Je te l'apporterais dans cette main brûlée!...
Et tu ne me feras pas peur, nuit étoilée!

SCÈNE V

MICHEL, CONSTANTIN.

MICHEL, *à part, apercevant Constantin qui vient de surgir à droite, parmi les rochers.*

Mais quoi?... Rêvé-je?... Un homme auprès de ce rocher...

Haut et violemment.

Holà, rôdeur, il est défendu d'approcher.
Au large, sur-le-champ... La consigne est sévère...
Au large!...

CONSTANTIN, *s'approchant.*

Calmez-vous. Ce n'est que moi, mon père.

MICHEL.

Constantin!... Mon fils!

CONSTANTIN.

Oui.

MICHEL

Qui t'amène, dis-moi,
Dans cette solitude, à cette heure?... Et pourquoi
Cette bouche qui tremble et cette face blême?...
Que viens-tu faire ici?

CONSTANTIN.

Qu'y faites-vous vous-même?

MICHEL.

Réponds, et sans pousser ma patience à bout.
Que viens-tu faire ici?

CONSTANTIN.

Mon devoir. Je sais tout.

MICHEL.

Tu sais?...

CONSTANTIN.

Que le Balkan va s'emplir d'un bruit d'arm
Que les Turcs vont venir, que ce bûcher d'alarmes
Auprès de lui n'a pas un fidèle gardien;
Et, ce soir, pour sauver tout le pays chrétien,
Ainsi que votre honneur, mon père, et que votre âme
Devant vous, malgré vous, j'y viens mettre la flamme.

MICHEL, *à part.*

Dieu juste! j'adressais au démon mes défis,

Et le voilà qui prend la forme de mon fils!

Haut.

Quelle démence! As-tu vraiment fait un tel songe?

CONSTANTIN.

Mon père, épargnez-vous la honte d'un mensonge.
Le trône offert, le Turc ici même attendu...
Tout, je sais tout, vous dis-je, et j'ai tout entendu.

MICHEL, *à part.*

Enfer!

CONSTANTIN.

Ou plutôt non... Non, ce n'est pas possible,
Non, je me suis trompé, j'ai fait un rêve horrible,
J'étais pris de folie, et vous avez raison...
Lorsque vous vous disiez prêt à la trahison,
Vous vouliez seulement abuser cette femme,
N'est-ce pas? Son baiser scellant le pacte infâme,
Dès que vous fûtes seul dans la nuit du chemin,
Vous l'avez essuyé du revers de la main.
Je devine. C'était une ruse, une feinte.
C'est pour le cher pays, c'est pour la guerre sainte,
Qu'un instant vous mettiez ce masque déloyal.
Et vous venez ici pour donner le signal.
Nous allons écraser Othorgul pris au piège;
Le Balkan, couronné du feu qui nous protège,
Va flamber tout à coup d'Iskren à Kilandar,
Et je vais m'éveiller de l'affreux cauchemar!
Allumez ce foyer, mon père, et qu'il rayonne!

MICHEL.

Donc je te suis suspect, donc mon fils m'espionne.
Ah! voilà du nouveau. L'héritier de mon nom
Ose se demander si je trahis ou non.
Mais depuis quand faut-il que le père supporte
L'oreille de son fils aux fentes de la porte?
Depuis quand ai-je pris tes avis? Depuis quand
Le chef est-il soumis à son valet de camp?
Je ne daignerai pas te faire de réponse.
Tu sais qu'on m'obéit quand mon sourcil se fronce.
Or je veux rester seul, ce soir, sur ce plateau,
Et tu vas retourner à ton poste, au château,
Par le plus court chemin, sur-le-champ. Pars et tremble
J'allumerai ce feu plus tard, si bon me semble,
Et je sais ce qu'il faut pour le bien du pays.
Je l'ordonne. Retourne à ton poste. Obéis.

CONSTANTIN.

C'est donc vrai. Je n'ai pas fait un rêve funeste.
La trahison est près de s'accomplir. Je reste.

MICHEL.

Tu prétends!...

CONSTANTIN.

Ah! je puis braver votre courroux.
Car c'est ce qui me reste encor d'amour pour vous,
Mon père, qui m'a fait venir sur cette cime
Et jeter ma personne entre vous et ce crime.
Sentiment filial, respect du chef vainqueur,
Arrière! Je n'ai plus qu'un désir dans le cœur.

Je veux sauver — car Dieu m'en demandera compte —
Mon pays du malheur, mon père de la honte.
Il faut que l'incendie éclaire les sommets.
Place! Je veux saisir cette torche.

MICHEL.

Jamais.

CONSTANTIN.

Mon père, songez-y! Mon père, prenez garde!
Car Dieu vous voit, le ciel étoilé vous regarde!...
Je me suis demandé, quand j'ai pu tout savoir,
Ce qu'exigeait l'honneur, quel était mon devoir.
Il était clair, hélas! Dénoncer l'acte infâme,
Oui, vous dénoncer, vous et votre horrible femme!
Et démasquer ce Turc... Mais pour vous, malheureux!
C'était la mort après quelque supplice affreux;
C'était, c'était surtout votre gloire passée
Par ce crime public en un jour effacée.
Devant cet effrayant devoir qui m'incombait,
J'ai vu, dans un éclair, la honte, le gibet.
Cette atroce action d'un fils livrant son père
M'a rempli de terreur, je n'ai pas pu la faire.
Non, je n'ai pas voulu que ce nom plein d'éclat
Fût méprisé, que tant de gloire s'envolât
Comme une feuille morte au souffle de la trombe,
Et qu'un jour le passant crachât sur votre tombe.
Je me suis tu. Le cœur dévoré de tourment,
J'ai tardé, reculé jusqu'au dernier moment.
Mais à présent, je dois agir, car le temps passe.
Je veux bouter la flamme au feu d'alarme. Place!

Apaisez la patrie et le ciel en courroux.
Songez qu'en me taisant j'ai détourné de vous
La mort sur l'échafaud, les tortures prochaines.
Sans moi, vous sentiriez déjà le poids des chaînes
Et la main du bourreau sur vous s'appesantir...
Mon père, n'allez pas m'en faire repentir!

MICHEL.

Trop tard. Regrette donc d'avoir sauvé ma vie.
Il fallait, fils pieux, contenter ton envie
Et tout dire, et me voir, ainsi qu'un vil Judas,
Massacré sous tes yeux par mes propres soldats.
Tant pis pour toi. Ton cœur s'interroge et discute.
Mais ce qu'a résolu le mien, je l'exécute.
Qui n'a rien su prévoir ne peut rien empêcher,
Et je ne permets pas qu'on touche à ce bûcher.

CONSTANTIN.

Vous abandonneriez notre vieille frontière!
Les Turcs ravageraient l'Europe tout entière,
Tout le monde chrétien!

MICHEL.

Il fut ingrat pour moi.

CONSTANTIN.

Et le Christ, votre Dieu!

MICHEL.

Ce Dieu m'a-t-il fait roi?
Malgré lui, je veux l'être, et le serai!

CONSTANTIN.

Peut-être!
La couronne est parfois trop large au front du traître.
Elle peut tout à coup, nouveau roi du Balkan,
Vous tomber sur l'épaule et devenir carcan.

MICHEL.

Tu m'insultes!... C'est trop de rage et de folie!

CONSTANTIN.

Eh bien, j'ai tort, c'est vrai... Pardon! je vous supplie!
Je ne sais plus que dire et j'appelle au secours!
A l'aide, ô souvenirs guerriers des anciens jours!
Soirs enivrants après les batailles gagnées,
Désordre du butin, drapeaux pris par poignées,
Cri de joie et d'orgueil du père triomphant
Heureux de retrouver son page et son enfant
Et baisant sur son front la blessure encor tiède,
Vieux souvenirs de gloire et d'héroïsme, à l'aide!
Prouesses de jadis, exploits des temps passés,
Devant ce malheureux, accourez, surgissez,
Et faites-le rougir de sa trahison vile!
Dites-lui que demain, à son entrée en ville,
Les étendards pendus aux portes des palais
Au passage voudront lui donner des soufflets.
Dites, oh! dites donc au héros qui défaille
Que ses soldats tombés sur les champs de bataille
Savent qu'il a rêvé ce crime exorbitant,
Qu'ils en parlent entre eux sous terre et qu'on entend,
Quand on passe, le soir, vers leurs tombes guerrières,

Un murmure indigné courir dans les bruyères!...
Non, vous ne serez pas misérable à ce point,
Et vous reculerez et vous ne voudrez point
Laisser un nom maudit dans toutes les mémoires!...
Ne voyez-vous donc pas vos anciennes victoires,
Suppliantes, les bras tendus, à vos genoux?
Les prenez-vous en haine et les chasserez-vous,
Elles que l'Occident joyeux a saluées,
Ignoblement ainsi que des prostituées?
Non, vous ne ferez point ce crime abject et bas!
Cela ne sera pas, cela ne se peut pas!
Je me jette à vos pieds, et je prie, et j'espère,
Et je vais retrouver mon héros et mon père!
Vous allez allumer ce bûcher de bois mort;
Vous arracher du cœur, avec un mâle effort,
Le turpide projet, la promesse honteuse,
Et les jeter au feu comme une herbe hideuse
Qu'on fait brûler avec sa racine et son fruit;
Et vous resterez pur, et le vent de la nuit
Emportera ce rêve horrible sur ses ailes
Dans un grand tourbillon de flamme et d'étincelles!

MICHEL.

C'en est assez. Debout! car, par tous les démons!
Je veux devenir roi de la plaine et des monts,
Et couronner ma reine, et me venger du prêtre.
Aussi vrai que ce ciel est pur, cela doit être,
Et tu perds ta fureur et ta rébellion.
Va disputer plutôt sa charogne au lion
Quand il a mis dessus ses six griffes tenaces.

Rien n'y fera, sanglots, prières ni menaces.
Et, sache-le, malgré tes colères d'enfant
On n'allumera pas ce bûcher, moi vivant.

CONSTANTIN.

Vivant!... Quelle parole avez-vous prononcée?
Vivant!... Oh! quelle atroce et sanglante pensée
Éclose en mon cerveau le torture et le mord?

MICHEL.

Je ne te comprends pas... Me voudrais-tu voir mort?

CONSTANTIN.

Je songe en ce moment que vous devriez l'être,
Et d'une mort infâme, et de la mort du traître!

MICHEL.

Tu dis?

CONSTANTIN.

Je me souviens qu'à l'heure où nous parlons,
Othorgul et ses Turcs entrent dans nos vallons,
Que chaque instant perdu me rend votre complice,
Et je songe au devoir qu'il faut que je remplisse.

MICHEL.

Quel devoir?

CONSTANTIN.

Je me dis que, très injustement,
J'ai voulu vous sauver du dernier châtiment,
Et que votre existence à la hache échappée
Est un malheur pour tous... et que j'ai mon épée!

MICHEL.

Toi! Ton épée!

CONSTANTIN.

Elle a, vierge de tout affront,
Su détourner un jour la mort de votre front,
Et ma chair porte encor trace de la blessure...
Mais puisque l'âcre envie et l'ignoble luxure
Ont fait un scélérat du héros de jadis,
Puisque, au mépris de tout, près de ces Turcs maudits
Vous allez mendier la couronne usurpée,
Elle s'indigne alors, ma pure et noble épée,
Et, d'un éclair vengeur jaillissant du fourreau
Elle m'ordonne ici d'être juge et bourreau.

Il tire son épée.

MICHEL, *dégainant à son tour.*

J'ai mon épée aussi, qui ne craint pas la tienne.

CONSTANTIN.

Je défends mon pays et l'Europe chrétienne,
Mon devoir de soldat, l'honneur de ma maison,
Et vous ne combattez que pour la trahison.
Dieu nous voit et préside au champ clos. Qu'il décide!...
A mort le traître!

Constantin fond sur son père. Les épées se croisent un moment. Michel reçoit un coup en pleine poitrine et chancelle.

MICHEL.

Ah!

CONSTANTIN.

Dieu! qu'ai-je fait!...

MICHEL, *à terre et expirant.*

Parricide!

Sois maudit!

Il meurt.

CONSTANTIN.

Le signal d'abord.... Mettons le feu!...

Il prend la torche et la jette dans le bûcher, qui s'enflamme aussitôt. Pendant la fin de la scène, on voit, au loin dans la montagne, s'allumer d'autres signaux, et on entend retentir le canon d'alarme.

Vous êtes les témoins, astres, regards de Dieu!
Mais devant ce cadavre et devant cette flamme,
J'ose vous regarder et vous montrer mon âme.
Mon père allait trahir sa patrie et sa foi!
Étoiles, j'ai tué mon père!... Jugez-moi!...

ACTE IV

Même décor qu'au deuxième acte.

LAZARE, OUROSCH, ANNA. *Au lever du rideau, Ourosch, blessé à la jambe, le pied sur un escabeau, se fait panser par Anna, sa fille, agenouillée devant lui. Lazare se tient debout auprès d'eux.*

SCÈNE PREMIÈRE

LAZARE.

Donc, bataille perdue?

OUROSCH.

Oui, la chose est trop sûre!...
Encor vaincus!... Anna, lave bien ma blessure...

ANNA.

Plus de cent morts, dit-on?

OUROSCH.

Et cent autres avec,
Sans compter les blessés.

LAZARE.

C'est le dixième échec
Depuis la mort du grand Brancomir! Tiens, j'enrage!...
Ce Constantin, avec son imprudent courage,
Nous perdra.

OUROSCH.

J'en ai peur.

LAZARE.

Descendre du Balkan,
Aller chercher les Turcs retranchés dans leur camp,
Vois-tu! c'est une guerre absurde et téméraire!
Le pauvre grand Michel faisait tout le contraire;
Il attendait l'attaque et toujours triomphait.
Ah! celui-là, c'était un maître homme.

OUROSCH.

En effet,
Depuis six mois, jamais de bonheur pour nos armes.
Oui! depuis qu'il est mort près de ce feu d'alarmes,
Mort l'épée à la main, le soldat de la Croix,
En sauvant la montagne une dernière fois...

LAZARE.

O Michel! si là-bas, à Viddin, sa statue
Pouvait voir notre armée épuisée et battue,

Et le Turc, chaque jour, regagnant du terrain,
Bien sûr, elle accourrait, sur son cheval d'airain.

OUROSCH.

Hélas! la gloire semble avec lui trépassée.

Se levant.

Bien, ma fille... Voilà ma blessure pansée,
Et ton baume toujours est d'un effet certain.

ANNA.

Père, n'êtes-vous pas ingrat pour Constantin?
Ne le teniez-vous pas pour un bon chef de guerre,
Et n'a-t-il pas été victorieux naguère?

OUROSCH.

Oui! du temps de son père, et comme lieutenant.

LAZARE.

D'ailleurs, combien il est changé!

OUROSCH.

C'est surprenant.
Son deuil l'a désolé bien plus qu'il n'est d'usage,
Et je n'ai jamais vu d'aussi sombre visage.

ANNA.

Blâmez-vous sa douleur filiale?

OUROSCH.

Non pas!
Mais le fils perd son temps à pleurer le trépas
D'un tel père. Il a mieux à faire. Qu'il le venge!

LAZARE.

Et puis, est-ce bien là du chagrin? C'est étrange.
Point de pleurs dans ses yeux, au nom du grand Michel;
Non! il a des frissons, ainsi qu'un criminel,
Et sa morne tristesse au remords est pareille.
On dit qu'avec des cris, chaque nuit, il s'éveille,
Et prie, en se frappant le cœur d'un dur caillou...
Vraiment! cet homme a l'air d'un coupable... ou d'un fou.

ANNA.

Soldats, quelle cruelle injustice est la vôtre!
Lui, fou? coupable?...

LAZARE.

Il est peut-être l'un et l'autre.
Quel est son plan? A-t-il de secrètes raisons
Pour livrer les combats où nous nous épuisons?
Voudrait-il, par hasard, nous lasser de la guerre?

OUROSCH.

C'est possible.

LAZARE.

Autrefois je n'aimais déjà guère
Sa stupide clémence envers les prisonniers.
Or, le peu qu'on en fit dans les combats derniers
Fut épargné.

OUROSCH.

Le Turc épargne-t-il le Slave?

LAZARE.

Sa seule compagnie est cette jeune esclave...
Une infidèle encor.

OUROSCH.

Ce n'est pas naturel.

LAZARE.

Et sa conduite envers la veuve de Michel?
Toi qui ne l'aimais pas, Ourosch, sois équitable:
Elle avait pour Michel un amour véritable;
Elle pleure toujours le héros regretté,
Et jamais deuil ne fut plus noblement porté.

OUROSCH.

J'en conviens.

LAZARE.

Constantin, le cœur plein de colère,
N'a pas voulu revoir la veuve de son père;
Et depuis lors, pleurant et priant tour à tour,
Ainsi qu'une recluse, elle vit dans sa tour.

ANNA.

Alors, chez Constantin, tout vous semble équivoque?

OUROSCH.

Ma fille, nous vivons dans une sombre époque.
La guerre sainte est longue et meurtrière, hélas!
Plus d'un se décourage, en disant : « Je suis las! »
La conscience, alors, devient trouble et s'égare.
Songe au Serbe Sava, songe à Jean le Bulgare;

La défaite leur mit la félonie au cœur,
Et, vaincus, ils se sont alliés au vainqueur!

ANNA.

Osez-vous accuser Constantin?

OUROSCH.

Pas encore,
Mais nous nous demandons quel souci le dévore,
Quel secret désespoir peut ainsi l'envahir...
Il est déjà vaincu... S'il songeait à trahir?

ANNA.

Lui! Chassez ces mauvais rêves d'esprits malades!
Lui!...

LAZARE.

Mais c'est le soupçon de tous nos camarades,
Et nous verrons bientôt éclater leur courroux.

Constantin paraît au fond du théâtre.

ANNA.

Parlez plus bas. Voici le chef.

OUROSCH.

Éloignons-nous.

LAZARE, *mettant la main sur la poignée de son arme.*

Par l'Enfer! si j'étais certain qu'il fût un traître...

OUROSCH, *l'entraînant.*

Allons, viens.

ANNA, *sortant la dernière, après un regard jeté sur Constantin.*

Qu'il est triste et pâle! Pauvre maître!

SCÈNE II

CONSTANTIN, *seul. Il s'avance lentement, le visage défait, plongé dans une sombre rêverie.*

J'en suis sûr! j'ai bien fait. Oui! je devais frapper.
Il le fallait! De quoi dois-je me disculper?
D'avoir fait mon devoir?... Qui m'accuse? Personne.
J'ai tort quand je pâlis, j'ai tort quand je frissonne;
J'avais droit de juger, j'avais droit de punir!
Et je devrais toujours garder ce souvenir
Baigné dans ta clarté pure et sans défaillance,
Lampe de ma pensée intime, ô conscience!
Je frémis cependant et c'est plus fort que moi...
Mais si je ne suis pas un criminel, pourquoi
Cette froide sueur inondant mon front moite?
Pourquoi ne puis-je plus regarder ma main droite?
Et pourquoi tout à l'heure ai-je, tout frémissant,
Jeté cet affreux vin qui me semblait du sang?...
Devant moi, juste et pur, j'avais le crime immonde.
En frappant, je sauvais mon pays, tout un monde,
Vingt royaumes, aux pieds du Christ agenouillés;
Dieu conduisait mon bras! Astres, vous m'approuviez!
Comme, sur son chemin, on tue une vipère,
J'ai dû tuer ce monstre... Oui! mais c'était mon père!...

Mon père! Mais c'est lui qu'en frappant j'ai sauvé!
Si son nom, dans le cœur de tous, est conservé
Comme le nom sacré d'un héros et d'un brave,
Si là-bas, à Viddin, devant le peuple slave,
Son image a reçu cet honneur souverain
De surgir sur le ciel dans l'immortel airain,
Offerte à tous ainsi qu'un exemple sublime,
C'est que j'ai supprimé cet homme avant son crime;
C'est que j'ai su tenir secret le châtiment;
C'est que pour lui je fus un juge encor clément,
Et que, l'honneur étant sauvé par ma sentence,
Il obtint ce triomphe au lieu d'une potence!...
N'importe! Contre moi j'entends son sang crier.
O pieux assassin! filial meurtrier!
Tu te cherches des noms dans ta douleur stupide;
Mais c'est en vain! L'écho te répond : « Parricide! »
Oui! j'ai fait mon devoir; je n'ai pas de remord;
Mais j'ai là, sous mes yeux, toujours cet homme mort!
Et je le vois partout, et rien ne m'en délivre.
Oui! je suis innocent, mais je ne peux plus vivre!...
La mort, je l'ai cherchée avec l'ardeur d'un fou,
Laissant à mon cheval la bride sur le cou,
Dans d'imprudents combats, dans la guerre insensée.
Cette mort du soldat, Dieu me l'a refusée.
Le chrétien ne peut pas porter la main sur soi;
Mais tu me vois souffrir, mon Dieu! délivre-moi!
La mort, je veux la mort, et n'importe laquelle!
La mort dans la douleur, dans l'angoisse cruelle,
Dans la torture et sous les morsures du fer,
Faisant se hérisser tous les poils de ma chair!

La mort sur l'échafaud, la mort dans l'infamie!
Et je l'accueillerai, Seigneur, comme une amie,
Quand elle fermera mes yeux d'agonisant;
Car je ne peux plus vivre avec ce goût de sang
Dans le vin que je bois, dans le pain que je mange,
Fuyant à reculons le spectre qui se venge
Et grelottant d'effroi dans mes membres transis,
Avec ce souvenir entre les deux sourcils!

SCÈNE III

CONSTANTIN, MILITZA. *Militza entre, les mains pleines de fleurs.*

CONSTANTIN, *l'apercevant.*

Ah! c'est toi, Militza.

MILITZA.

Je t'apporte des roses.
L'humble esclave n'a pas à deviner les causes
Pour lesquelles le maître a les yeux pleins de pleurs.
Elle en souffre et se tait. Je t'apporte des fleurs.
Ce sont celles que j'ai toujours le mieux aimées,
Nobles lys, doux œillets, roses très parfumées,
Celles qu'on reconnaît à leur odeur, la nuit;
Et le simple sélam de Militza traduit

Son pauvre amour pour toi, triste maître à l'œil sombre,
Son amour qui fleurit et s'exhale dans l'ombre.
J'ignore tes chagrins, mais je sais seulement
Qu'au parfum de mes fleurs et de mon sentiment
Tu parais moins souffrir et que tu te reposes.
Je t'apporte des lys, des œillets et des roses.
Que mon bouquet dissipe un moment ton ennui.
Laisse-moi me placer à tes pieds avec lui!
En le cueillant, de toi ma pensée était pleine;
Daigne un peu respirer son souffle et mon haleine.
O maître! laisse-nous embaumer tes douleurs.
Souris à mon sélam. Je t'apporte des fleurs.

CONSTANTIN.

Je demandais la mort. O cruelle ironie!
Et l'amour vient s'offrir... Cependant, sois bénie,
Toi qui de mon supplice adoucis la rigueur,
Seule et dernière étoile en la nuit de mon cœur.
Sois mille fois bénie, enfant tendre et sauvage,
Qui de l'homme brutal as subi l'esclavage,
Car ton instinct fait honte à tout l'esprit humain.
Le chien du meurtrier lui lèche encor la main.

MILITZA.

Quel mot prononces-tu? Sois confiant, mon maître.
Le chagrin qui te navre, oh! fais-le-moi connaître.
Me suis-je donc trompée alors qu'en ta maison
J'ai cru voir se glisser la pâle trahison?
Dis-moi comment la mort soudaine est descendue
Sur l'homme dont là-bas triomphe la statue,

Et pourquoi, depuis lors, le vent du désespoir
Souffle sur toi...

CONSTANTIN.

Non! non! Tu ne dois rien savoir.
Mon père est un héros tombé pour la patrie;
Et le soupçon dont fut sa loyauté flétrie
Par nous deux, et qu'ici tu m'oses rappeler,
Militza, jure-moi de n'en jamais parler!

MILITZA.

J'obéirai. Sur quoi veux-tu que je le jure?
Là, tiens, sur ce poignard qui vient de ta ceinture
Et que je porte ainsi qu'un souvenir sacré!
Je ne parlerai plus de cela. C'est juré.
Du moins, apaise-toi, cher maître. Que ma lèvre
Se posant sur ta main en calme un peu la fièvre,
Et si, comme cela t'arrive quelquefois,
Tu verses une larme, attendri par ma voix,
Permets que je recueille et boive cette larme,
Car pour moi, vois-tu bien, c'est une ivresse, un charme,
Un bonheur qui ne peut même au ciel exister,
Et qui remplit mon cœur à le faire éclater.

CONSTANTIN.

Durez! prolongez-vous, instants heureux et calmes
Halte du voyageur au désert sous les palmes!
Visite du soleil au pauvre prisonnier!...
Ma pensée est un champ de bataille, un charnier,
Pauvre femme! mais, grâce à ta bonté touchante,
Un papillon y vole, une fauvette y chante.

MILITZA.

Te consoler? Oh! si mon amour le pouvait!...

CONSTANTIN.

Hélas! non. Quand un homme a fait ce que j'ai fait,
L'espoir est impossible... Un instant, tu m'apaises...
Mais je voudrais couper cette main que tu baises!
Fuis, te dis-je! en mon cœur j'ai le froid du tombeau!

MILITZA.

Ne parle pas ainsi, maître! Toi seul es beau,
Toi seul es bon; tes yeux sont pour moi le ciel même!
Toi seul es noble et pur, puisque c'est toi que j'aime!...

CONSTANTIN.

Eh bien, aimons-nous donc! Viens! Oh! viens dans mes bras!
Serre-toi sur ce cœur que tu consoleras!
Gravissons, enlacés, le dur chemin qui monte,
Moi qui vis dans l'horreur, toi qui connus la honte!
Aimons-nous, mais prouvons, par nos amours naissants,
Que nous étions tous deux nés pour être innocents,
Et montrons combien haut notre âme était placée.
Aimons-nous donc, mais sois comme ma fiancée.
Connais le doux respect du baiser sur ton front
Et restons purs devant les cieux qui nous verront.
Je souffre trop! la mort viendra vite; son aile
Étend déjà sur moi son ombre solennelle.
Tu me suivras. Entrons purs dans l'éternité,
Chère âme, et pour unique et chaste volupté,
Permets en ce moment au malheureux qui t'aime
De répandre sur toi, comme l'eau d'un baptême,

Cette gerbe où ton cœur s'est offert en ce jour,
Ces fleurs de ta pitié, ces fleurs de ton amour!

En disant ces derniers mots, Constantin a répandu les fleurs sur la chevelure et sur les épaules de la jeune femme.

SCÈNE IV

CONSTANTIN, MILITZA, LE PAGE ALEXIS.

CONSTANTIN, *au page qui entre.*

Que me veut-on?

LE PAGE ALEXIS.

Seigneur, la noble Bazilide
Demande à vous parler.

CONSTANTIN, *à part.*

La femme au cœur perfide
Qui causa nos affreux malheurs!... Oh! la revoir!...

Congédiant Militza.

Laisse-moi, mon enfant.

Militza sort.

Je dois la recevoir.
C'est, à coup sûr, du mal qu'elle veut encor faire,

Mais je veille.

Haut, s'adressant au page.

Introduis la veuve de mon père.

Le page fait entrer Bazilide en grand deuil, et sort.

SCÈNE V

CONSTANTIN, BAZILIDE.

BAZILIDE, *sur le seuil de la porte, à part.*

Allons! je ne dois pas plus longtemps hésiter.
Cet enfant, ce vaincu, se laissera tenter.
Essayons... Et d'ailleurs, c'est ta dernière chance,
O mon ambition, ô ma soif de puissance!

CONSTANTIN.

Que voulez-vous de moi?

BAZILIDE.

Tu me hais, Constantin.
Malgré mon deuil, malgré mon douloureux destin,
Depuis la mort du grand Michel, son fils m'évite.
Je viens quand même... Il faut agir et parler vite...
Constamment absorbé dans tes rêves mauvais,
Tu me hais, pauvre enfant, et crois que je te hais,

Et contre moi ton âme est de fureur chargée.
Mais je viens te prouver que tu m'as mal jugée..

CONSTANTIN.

Vous!

BAZILIDE.

Que du héros mort je protège l'enfant,
Le fils du grand Michel...

CONSTANTIN.

Comment?

BAZILIDE.

En te sauvant.

CONSTANTIN.

Me sauver?...

BAZILIDE, *à part.*

C'est ici qu'il faut payer d'audace.

Haut.

Mais tu ne vois donc pas quel danger te menace?
Ta téméraire ardeur et tes revers constants
Ont mis la rage au cœur des soldats mécontents.
Ces chiens toujours battus hurlent contre le maître,
Et tous en ce moment t'accusent d'être un traître.

CONSTANTIN.

Un traître! moi!

BAZILIDE.

Bien plus. A l'injuste soupçon

Les faits, entends-tu bien? semblent donner raison,
Et je viens t'annoncer une chose certaine :
Les Balkans sont forcés, les Turcs sont dans la plaine.

CONSTANTIN, *avec un grand cri.*

Ah!

BAZILIDE.

Partout la nouvelle a déjà pris son vol.
Oui! les Turcs ont tourné les Balkans d'Etropol,
La nuit, par un ravin qu'on croyait impossible
A franchir, et dans quatre ou cinq jours — c'est terrible —
Aux portes de Viddin peuvent être rendus,
Et la ville est ouverte, et vous êtes perdus.

CONSTANTIN.

Non! pas encor!

BAZILIDE.

Tremblant pour sa couronne, Étienne
— Songe qu'elle devrait être aujourd'hui la tienne —
Veut encore essayer un coup de désespoir,
Et l'évêque viendra demain, sinon ce soir,
Jusque dans ce château pousser le cri d'alarmes.

CONSTANTIN, *s'élançant vers la porte du fond.*

La patrie en danger! Je veux combattre... Aux armes!
A moi, soldats du Christ!...

BAZILIDE.

Point de cris superflus!
Tes hommes mutinés ne t'obéiraient plus.

CONSTANTIN.

Ils oseraient!...

Rumeurs au dehors, qui se font entendre de temps en temps jusqu'à la fin de la scène.

BAZILIDE.

Entends cette rumeur confuse,
Constantin! C'est l'armée entière qui t'accuse;
Quand le roi franchira le seuil de ta maison,
Elle le saluera par le cri : « Trahison! »

CONSTANTIN.

C'est horrible!

BAZILIDE.

Eh bien, vois si je suis généreuse!
Tu me hais! mais je viens, moi, dans cette heure affreuse,
T'offrir, en souvenir de mon illustre époux,
Un moyen de salut pour toi-même et pour tous.

CONSTANTIN.

Vous, m'offrir le salut?... Et que pourrais-je faire?

BAZILIDE.

Accomplir jusqu'au bout ce qu'a rêvé ton père!

CONSTANTIN.

Moi!

BAZILIDE.

Sache qu'il était auprès de l'arc romain
Pour attendre Othorgul et lui donner la main...

CONSTANTIN, *à part.*

Que dit-elle?

BAZILIDE.

Et qu'avec un peu plus d'énergie,
Au lieu d'être à cette heure une vaine effigie,
Un bronze aveugle et sourd sur le tombeau d'un mort,
Il eût pu devenir un roi puissant et fort!...

CONSTANTIN, *à part.*

L'odieux souvenir!

BAZILIDE.

Eh bien! la même chose,
Entends-tu, Constantin? moi, je te la propose!

CONSTANTIN, *à part.*

Terre et cieux!

BAZILIDE.

Tes soldats disent que tu trahis!...
Des mots!... Tu peux sauver, malgré lui, ton pays,
Lui rendre le bonheur et la paix. L'Infidèle
N'est pas vainqueur tant qu'il n'a pas ta citadelle.
Hier encor, du Sultan j'ai vu l'agent secret;
Le marché tient toujours, le pacte est toujours prêt.
J'ai gardé le firman de Mohammed, qui donne
A son nouveau vassal le sceptre et la couronne.
Pas un mot à changer; et le sceau du chrétien
Qu'on y voit, c'est celui de ton père... et le tien.

Elle tire violemment le firman du Sultan de son sein et le met sous les yeux de Constantin.

CONSTANTIN.

Le sceau des Brancomir!

Nouvelles rumeurs au dehors.

BAZILIDE.

La sédition gronde...
Si le roi paraissait, par cette tourbe immonde
Tu serais dénoncé comme un chef déloyal.
Moi, je t'offre le trône et le manteau royal;
Sois donc plus résolu que ton père et plus sage.
Accepte. Dès ce jour, livre aux Turcs le passage...
Et celle qui te sauve en ce cruel moment,
Et que tu haïssais dans ton aveuglement,
Ne te demandera, pour toute récompense,
Que d'avoir sur ta vie une heureuse influence,
De t'aimer, de tenir sa place auprès de toi,
Et de s'asseoir aux pieds de ton trône de roi
Ainsi qu'une fidèle et maternelle amie.
Voyons... acceptes-tu, Constantin?

CONSTANTIN.

Infamie!
Ah! voici qui dépasse et trouble la raison.
Oser m'offrir, à moi, la même trahison!
O scélérate, il faut que je me satisfasse,
Et je vais te cracher mon secret à la face!

BAZILIDE.

Que dis-tu?

CONSTANTIN.

Que j'étais, aussi, sous l'arc romain,
Tout seul, devant mon père, et l'épée à la main...

BAZILIDE.

Toi!

CONSTANTIN.

Que je savais tout, tout, misérable femme!
Que Brancomir allait commettre l'acte infâme,
Tant déjà tu l'avais dans le crime endurci!
Et que je l'ai tué de la main que voici!

BAZILIDE.

Toi! son fils!

CONSTANTIN.

Oui, je suis parricide! et la cause
De ce meurtre, de cette épouvantable chose,
C'est toi seule! Et je dois, caprice affreux du sort!
N'en rien dire, ton crime étant celui du mort;
Et la fatalité veut, dans son ironie,
Pour qu'il reste honoré, que tu sois impunie.
A la face du Ciel et devant des témoins,
Je ne puis te flétrir, ô femme! mais, du moins,
Ici je puis te dire — oh! quelle joie amère! —
Que j'ai soufflé sur ton imbécile chimère,
Que le piège dressé par tes mains, dans la nuit,
Ne prendra pas sa proie et que je l'ai détruit.
Oui! c'est moi qui brisai ton espérance affreuse,

Et je veux t'enfoncer dans le cœur, malheureuse,
Cet infernal regret, comme avec un poignard,
Et te montrer ce meurtre, et t'en donner ta part,
Et venger la nature et les lois irritées
En secouant sur toi mes mains ensanglantées!

BAZILIDE.

Prends garde!...

CONSTANTIN.

Ah! tu voulais régner, et faire un roi!
Eh bien! tu n'es plus rien, entends-tu? grâce à moi!
Rentre dans ton néant, dans ta nuit, dans ta fange!...
Maintenant, au combat!

BAZILIDE.

Attends!... que je me venge!

Fanfares et tumulte au dehors. La porte du fond s'ouvre toute grande et l'Évêque-Roi, couronné et mitré, avec une cuirasse par-dessus sa robe blanche et portant à la main droite un petit reliquaire d'or au bout d'une sorte de sceptre, entre brusquement. Il est suivi de quelques boyards et de paysans armés de faux. Les soldats de la citadelle se pressent en désordre autour du roi.

SCÈNE VI

L'ÉVÊQUE-ROI, CONSTANTIN, BAZILIDE, MILITZA, OUROSCH, LAZARE, ANNA.

CONSTANTIN.

Le Roi!

LES SOLDATS.

Sire, justice!

LAZARE, *au roi.*

Oui! tels sont nos soupçons.
Oui! nous doutons du chef et nous le dénonçons.
O Roi! fais-nous justice!

OUROSCH.

Oui, sauve-nous, saint prêtre!

LAZARE.

Il nous perd!

OUROSCH.

Il nous vend!

LAZARE.

C'est un fou!

OUROSCH.

C'est un traître!

LAZARE.

Nous étions vainqueurs tant que le père a vécu.
A bas l'indigne fils!

OUROSCH.

A bas le chef vaincu!

LES SOLDATS.

Trahison! Trahison!

L'ÉVÊQUE-ROI.

Soldats mutins, silence!
Jamais on n'aura rien de moi par violence...
Constantin, la patrie est en péril de mort,
Et je viens te chercher pour le dernier effort;
Car, malgré tes revers, je connais ta bravoure.
Je résiste à la foule injuste qui m'entoure
Et je ferme l'oreille à ces cris furieux.
Mon devoir est de dire à tous ces factieux
Que le sort est souvent cruel pour le plus brave,
Que je te tiens pour bon chrétien, pour vaillant Slave,
Et que leur faux soupçon me fait honte et pitié!
Je te veux, devant tous, prouver mon amitié.
Et puisque en ce moment de suprêmes alarmes,
Vieillard, je suis parti, prêtre, j'ai pris les armes,
Pour notre foi chrétienne et notre liberté,
Je prétends que tu sois toujours à mon côté,
Défendant ma personne et les reliques saintes;

Et c'est assez, je crois, pour dissiper leurs craintes,
Et pour bien ranimer leur confiance en toi.
Es-tu content, mon fils ?

CONSTANTIN, *se jetant aux pieds de l'Évêque-Roi et lui baisant la main.*

Oh ! mon saint et bon Roi !

L'ÉVÊQUE-ROI.

Comprenez-moi, soldats, le malheur vous excuse ;
Mais il faudrait d'abord prouver, quand on accuse.
Revenez sans regret vers un chef honoré.

BAZILIDE.

Eh bien ! donc, moi, j'accuse, et moi, je prouverai !

L'ÉVÊQUE-ROI.

Vous, princesse ?

CONSTANTIN, *à part.*

Mon Dieu !

BAZILIDE.

Tu voudrais une preuve,
Saint évêque ?... Eh bien ! moi, Bazilide, la veuve
De Michel, du héros par nous tous regretté,
J'affirme que ces gens ont dit la vérité,
Et la preuve que tu demandes, je la donne !

Donnant à l'Évêque-Roi le firman du Sultan.

Lis !

CONSTANTIN, *à part.*

Horreur!

L'ÉVÊQUE-ROI, *après un regard jeté sur le parchemin.*

Un firman... qui promet la couronne,
Si les Turcs franchissaient les monts sans coup férir.
Ah!... grand Dieu! qu'ai-je vu?... Le sceau des Brancomir!

LA FOULE, *avec indignation.*

Ah!

BAZILIDE.

Cet homme voulait me prendre pour complice.
Je sauve la patrie et le livre au supplice...

CONSTANTIN.

Misérable!

BAZILIDE.

Et je rentre en mon deuil à jamais...
A part.
Mais vengée!...
Elle sort.

LA FOULE, *dont la rumeur augmente.*

Ah!...

CONSTANTIN, *à part.*

Tu vois ceci, tu le permets,
Dieu juste! Qu'il est lourd, le poids de ta colère!
Je ne puis me sauver qu'en accusant mon père!

L'ÉVÊQUE-ROI.

Tu ne te défends pas?

CONSTANTIN, *à part.*

Me défendre? Et comment?

L'ÉVÊQUE-ROI.

Parle! disculpe-toi de ce crime infamant,
Car il vaut un aveu, ton silence stupide...

CONSTANTIN, *à part.*

Cachons la trahison! cachons le parricide!
Je demandais la mort. La voici. Je veux bien.

L'ÉVÊQUE-ROI.

Une dernière fois, tu ne réponds rien!

CONSTANTIN.

Rien.

LA FOULE.

A mort, le traître, à mort!

L'ÉVÊQUE-ROI, *les contenant du geste.*

Justice sera faite
Et bientôt au bourreau nous livrerons sa tête;
Car son crime est celui que Judas a commis...
Saisissez-le!

Quelques soldats entourent Constantin.

Pour nous, ne songeons, mes amis,
Qu'à la guerre sacrée, à la sainte revanche!

Vous n'avez plus pour chef qu'un prêtre à tête blanche;
Mais il est plein d'espoir et Dieu le guidera.
Aux Turcs, soldats du Christ! En guerre!

LA FOULE, *avec enthousiasme.*

Aux Turcs! Hurrah!

L'Évêque-Roi sort, suivi de la foule.

CONSTANTIN, *à part, tandis qu'on le garrotte.*

O Seigneur! pour finir tous les maux que j'endure,
Je consentais d'avance à la pire torture!
Tu la choisis atroce... Allons! subissons-la.

Regardant autour de lui.

Mais l'horrible abandon!

Militza, qui, mêlée à la foule, a assisté et pris part à ce qui vient de se passer, s'approche du prisonnier et s'agenouille devant lui.

MILITZA.

Mon maître, je suis là!

ACTE V

Une place publique à Viddin. Au milieu, un peu vers la gauche, se dresse sur un haut piédestal la statue équestre de Michel Brancomir. A droite, l'entrée d'une prison, avec une lourde porte ferrée à laquelle on accède par une sorte de perron de quelques marches. Au fond, la ville où s'élève le dôme d'une basilique byzantine. Ruelles à droite et à gauche. Coucher du soleil.

SCÈNE PREMIÈRE

MILITZA, OUROSCH, LAZARE, ANNA, LA FOULE.

Au lever du rideau, Ourosch et Lazare, en armes, sont entourés par une foule d'hommes, de femmes et d'enfants qui les acclament. Militza est accroupie dans une attitude désolée contre le mur de la prison, dont deux soldats gardent la porte.

LA FOULE.

Vivat! — Vive le Roi! — Vive le saint Évêque!

OUROSCH.

Honneur au peuple slave! Honneur à la Croix grecque!

Il est sauvé, le cher pays que nous aimons;
Les damnés Osmanlis ont repassé les monts,
Et notre vieux Balkan, notre montagne noire,
Nous protège toujours... Ils sont vaincus!

LA FOULE.

Victoire!

LAZARE.

Grande victoire!... et due au prêtre en cheveux blancs!...
Les chanteurs parleront encore dans mille ans,
Soyez-en sûrs, du roi mitré faisant la guerre.

OUROSCH.

Ah! si vous l'aviez vu, portant son reliquaire,
Droit sur son cheval blanc par deux diacres conduit!

LAZARE.

Du lever du soleil au tomber de la nuit,
Partout où la mêlée était très meurtrière,
Il surgissait, tranquille et toujours en prière

OUROSCH.

Et l'on voyait alors les ennemis fléchir.

LAZARE.

Oui, gloire au roi vainqueur! Othorgul, le muchir,
S'est fait tuer. Les Turcs sont en pleine déroute
Et courent en jetant leurs armes sur la route.
Beaucoup se sont noyés en se pressant aux ponts.

OUROSCH, *s'adressant à la statue.*

Et toi, l'homme de bronze, es-tu content? Réponds.

Cette odeur de sang turc doit plaire à tes narines,
Vieux Brancomir!

LAZARE.

On leur a pris vingt couleuvrines,
Tous leurs charrois de guerre et plusieurs étendards.
Trois pachas et six beys sont morts; et les fuyards
Vont d'un train qui pourrait les conduire à la Mecque.

OUROSCH.

Vive notre vieux Roi!

LA FOULE.

Vive le saint Évêque!

ANNA, *à Ourosch.*

Allons-nous le revoir bientôt?

OUROSCH.

Avant la nuit.

ANNA.

Quel bonheur!

OUROSCH.

Il revient triomphant, il nous suit,
Et tout à l'heure il va devant nous apparaître...

LAZARE.

Et l'on va châtier ce Constantin, ce traître...
Que ne suis-je bourreau pour le clouer en croix!

ANNA, *montrant la prison à droite.*

Chut!... C'est là sa prison!

LAZARE.

Pourquoi baisser la voix?
Il est là?... Je voudrais qu'il m'entendît, l'infâme!
Point de pitié pour lui!

ANNA, *lui montrant Militza dans son attitude navrée.*

Non... mais pour cette femme.

LAZARE, *reconnaissant Militza.*

Elle!

ANNA.

Dans ce maudit par tous abandonné,
Son instinct ignorant plaint un infortuné;
Sans patrie et sans Dieu, la fille de Bohême
Souffre de voir souffrir le malheureux qu'elle aime,
Et ne sent pas combien vile est sa trahison;
Et depuis les trois jours qu'il est dans sa prison,
Elle passe son temps accroupie à la porte,
Ainsi que tu la vois et comme à moitié morte...
Sa douleur me fait mal.

LAZARE.

Et que m'importe, à moi!

OUROSCH, *accourant du fond et d'une voix joyeuse.*

Le Roi!... Voici le Roi qui vient!

LA FOULE.

Vive le Roi!

Fanfares.

SCÈNE II

LES MÊMES, L'ÉVÊQUE-ROI. *Le roi entre, suivi par deux diacres et par une escorte de boyards. Derrière lui viennent en foule des soldats, des hommes et des femmes du peuple.*

L'ÉVÊQUE-ROI, *après avoir étendu la main pour obtenir le silence.*

Que Dieu soit seul loué! Si la cime de neige
Du vieux Balkan nous garde encore et nous protège,
Si le monde chrétien conserve son rempart,
La gloire en est à Dieu. J'en refuse ma part.
Son souffle a dispersé les Osmanlis farouches,
Ainsi qu'un vent d'été chasse l'essaim des mouches;
Son regard a brillé dans nos glaives brandis
Et, par lui, nous avons pu vaincre, un contre dix.
Que sa seule puissance ici soit proclamée.
Seul, il fit un soldat vainqueur, un chef d'armée,
Du vieillard qui bientôt sera dans le linceul.
Point de vaines clameurs. Peuple, gloire a Dieu seul!

Il bénit la foule inclinée.

Remplissons maintenant un devoir redoutable.
Il nous faut châtier le crime épouvantable,
Le monstrueux dessein qu'a rêvé d'accomplir

Montrant la statue.

Le fils de ce héros, de Michel Brancomir.
Cet instant est le plus pénible de mon règne.
J'aimais ce Constantin, hélas! et mon cœur saigne,
Quand je songe à l'erreur coupable que je fis,
Quand je vois qu'un tel père a produit un tel fils,
Quand je compare, avec des larmes sur la joue,
Ce grand soldat de bronze à cet homme de boue.
Pour juger et punir un pareil criminel,
Selon l'usage ancien et traditionnel,
La Diète des boyards, dont j'ai la présidence,
M'attend pour prononcer la suprême sentence;
Car il s'agit ici de haute trahison.
Mais, avant tout, sortez cet homme de prison;
Je désire le voir et lui parler encore.

Quelques soldats entrent dans la prison, à droite, pour exécuter l'ordre du roi.

ANNA, *à Ourosch, dans la foule, à gauche.*

Père, comment va-t-on le punir?

OUROSCH.

Je l'ignore.
On le saura bientôt. Toujours l'arrêt le dit.

Constantin paraît sur le perron de la prison. Sourds murmures dans la foule.

LAZARE, *dans un groupe, à gauche.*

Voici le scélérat!

OUROSCH, *dans le même groupe.*

Le monstre!

LAZARE.

Le bandit!
Tiens, Ourosch, je voudrais lui cracher au visage!

En ce moment Militza, qui, dès que le nom de Constantin a été prononcé par le roi, a suivi la scène avec les signes d'une poignante émotion, se traîne jusqu'au bas des marches de la prison.

MILITZA, *regardant Constantin.*

Qu'il est pâle!

UN OFFICIER, *aux sentinelles de la prison en leur montrant Militza.*

Garçons! qu'on nous fasse passage...

A Militza.

Allons, la femme, il faut te retirer d'ici...
Elle a l'air d'une folle.

MILITZA, *entraînée par les soldats.*

Oh! le revoir ainsi!

On la pousse dans la foule où elle disparaît.

SCÈNE III

LES MÊMES, CONSTANTIN, *moins* MILITZA.

L'ÉVÊQUE-ROI, *montrant la statue.*

Constantin Brancomir, reconnais-tu ton père?

CONSTANTIN, *à part.*

Hélas!

L'ÉVÊQUE-ROI.

Après avoir, pendant douze ans de guerre,
Gardé notre pays intact et triomphant,
Il est mort, le héros sublime, en le sauvant.
Aussi nous avons fait, reconnaissant hommage,
Fondre les canons turcs pour dresser son image.
La voici. Malheureux, peux-tu la regarder?
Toi, le fils de Michel, né pour lui succéder,
Sous la protection de sa gloire imposante,
On t'accuse — et la preuve, hélas! est écrasante —
D'avoir eu le projet, effroyable, inouï,
De vendre ces Balkans vingt fois sauvés par lui!
Prêtre, je sais combien le fleuve humain charrie
De hontes, mais celui qui trahit sa patrie
Et qui livre le sol où dorment ses aïeux
Est odieux bien plus que les plus odieux;
C'est du nom détesté de Judas qu'on l'appelle;
C'est le fils monstrueux d'une mère encor belle
Qui, l'exposant aux yeux du public débauché,
Lui-même la vendrait comme esclave, au marché!
Or, ce crime sans nom, sans pareil, sans excuse,
Constantin Brancomir, ce crime, on t'en accuse.
Bien plus, on t'en convainc; et, cœur abject et bas,
Même devant ton roi, tu ne t'en repens pas.
Ah! parle! Éclaire au moins la justice terrestre.
Le geste impérieux de cette image équestre
L'exige, Constantin, et ton père irrité

'eut apprendre par toi toute la vérité.
Ce monument, témoin de ses nobles faits d'armes,
Tu l'as couvert de boue. Ah! du moins, que tes larmes
Lavent — il t'en supplie avec ton souverain —
La fange dont ton crime a souillé son airain!

CONSTANTIN, *à part.*

Oh! sois de bronze aussi, mon cœur! et toi, ma bouche,
Garde de l'airain noir le silence farouche!
Mon père, jusqu'au bout je porterai ma croix
Et je ne serai pas parricide deux fois.
Ta gloire vit encore, un mot de moi la tue.
Je resterai muet ainsi que ta statue.

L'ÉVÊQUE-ROI.

Tu ne veux pas parler, malheureux! Soit! Je vais,
Pour trouver une mort digne de tes forfaits,
Rejoindre le Conseil qui déjà délibère.
Toi, reste ici, devant l'image de ton père;
Et puisse, ô scélérat stupide et malfaisant,
Sa gloire t'accabler sous son poids écrasant!
A tout à l'heure!

L'Évêque-Roi sort, suivi de son escorte. Les soldats refoulent le peuple dans les ruelles et en gardent les issues. Constantin reste seul dans l'espace libre laissé autour de la statue.

SCÈNE IV

CONSTANTIN, *seul, s'adressant à la statue.*

Eh bien! figure triomphante,
Réjouis-toi de voir ce que ton crime enfante.
Il me faut l'expier, moi, ton fils innocent.
Dis, suis-je assez puni d'avoir versé ton sang?
Compare nos destins, ô mon père, confronte
Ta gloire imméritée et mon injuste honte.
Tu mérites l'opprobre et tu m'en vois couvrir;
Ton juge est condamné, ton bourreau va mourir.
En nous deux, la justice est deux fois outragée;
Spectre, es-tu satisfait? Victime, es-tu vengée?
Triomphe, homme d'airain, on va meurtrir ma chair
Et Satan tout joyeux en rit dans son enfer!...
Non, calme-toi, mon cœur! Point de révolte impie!
Il est bon que je meure, il est bon que j'expie.
J'ai dû frapper, je n'ai pas pu faire autrement,
Mais j'ai tué mon père, il faut un châtiment;
Et nous fûmes tous deux, dans l'affreuse aventure,
Lui, traître à son pays, moi, traître à la nature.
Je t'ai pris, justicier intègre et convaincu,
La vie, à toi sans qui je n'eusse pas vécu;
Il est juste, à présent, que je me sacrifi-

Et sauve ton honneur, en te donnant ma vie.
Je suis quitte envers toi. J'ai lavé — tout est bien! —
Ton crime dans ton sang, ta gloire dans le mien.
Que le fer du bourreau se lève vite et tombe!
Que j'emporte ta faute à jamais dans ma tombe!
Et que ce monument, à tes hauts faits bien dû,
Enfin purifié par mon sang répandu,
Sans plus craindre, ô sanglant passé, que tu le voiles,
Ait le droit de lever le front dans les étoiles!

SCÈNE V

CONSTANTIN, L'ÉVÊQUE-ROI, OUROSCH, LAZARE, ANNA, LA FOULE, *puis* MILITZA.

OUROSCH, *au fond du théâtre.*

Le roi revient.

La foule envahit les côtés de la scène.

LAZARE, *à Ourosch dans la foule.*

Ici... Plaçons-nous vivement

OUROSCH.

Nous allons donc connaître enfin le jugement.

LAZARE.

Et voir couler son sang.

OUROSCH.

Et voir tomber sa tête!

L'Évêque-Roi reparaît, suivi de son escor

CONSTANTIN.

Mort, sois la bienvenue! ô mort, mon âme est prête.
Dans tes bras consolants je vais donc m'endormir!
O mort, cent fois merci!

L'ÉVÊQUE-ROI.

Constantin Brancomir,
La Diète des boyards, d'un avis unanime,
Te déclare aujourd'hui convaincu de ton crime.
Il nous comble d'horreur, et d'un commun accord
Nous avons décidé que la peine de mort
Pour le traître qui vend sa patrie et sa mère
Était un châtiment trop doux et trop sommaire.
Tu vivras.

CONSTANTIN, *à part.*

Que dit-il?

Long murmure de la foule.

LAZARE.

Non, l'homme à l'échafaud!

OUROSCH.

Son sang, nous l'exigeons!

LAZARE.

Sa mort, il nous la faut!

LA FOULE.

A mort! A mort!

L'ÉVÊQUE-ROI.

Silence!... Il vivra, mais sa vie
Des plus affreux trépas lui donnera l'envie.
Enchaîné pour toujours au bas du piédestal
Où son père surgit dans l'éternel métal,
Il vivra, sans espoir que jamais on le lâche;
Et vous aurez le droit de cracher sur ce lâche
Et de jeter sur lui de la boue en passant,
Mais non de le frapper et de verser son sang;
Car vous voudrez qu'il vive et que sa honte dure.

CONSTANTIN.

Horreur!

L'ÉVÊQUE-ROI.

Plus que la mort la peine est-elle dure?
Nous approuves-tu, peuple, et te sens-tu vengé?

LA FOULE.

Oui!

LAZARE.

Qu'il souffre longtemps!

OUROSCH.

C'est bien fait!

LAZARE.

Bien jugé!

ANNA.

Le malheureux!... C'est pis que la corde ou la hache.

CONSTANTIN.

Vivre ainsi! vivre encore! Oh! mon Dieu!

L'ÉVÊQUE-ROI.

Qu'on l'attache!

Des soldats saisissent Constantin et l'enchaînent au socle de la statue.

C'est pour toujours. La mort seule pourra finir
Son long supplice, effroi des traîtres à venir.

OUROSCH, *sortant de la foule.*

Oui, qu'il souffre à jamais l'opprobre, et désespère,
Ayant pour pilori l'image de son père!

CONSTANTIN, *à part.*

Mon père! Il devrait être à la place où je suis.

LAZARE, *sortant de la foule à son tour.*

Qu'il demeure à ce bronze attaché jours et nuits!
Tel un chancre hideux qu'un arbre a sur l'écorce.

CONSTANTIN, *à part.*

O Seigneur, soutiens-moi! Dieu, donne-moi la force!
Que je puisse accomplir ma tâche jusqu'au bout!

LAZARE, *au roi.*

O Roi, laisse éclater la colère qui bout.

Tu veux qu'il vive? Soit. Son existence est sauve,
Du moins, nous entendrons hurler la bête fauve;
Et, comme on le fera tous les jours, qu'aujourd'hui,
Chacun de nous se dresse à son tour devant lui,
Et lui jette une insulte, un crachat, un blasphème!

MILITZA, *sortant de la foule et s'élançant dans les bras de Constantin.*

Qu'il ait du moins quelqu'un qui l'embrasse et qui l'aime!

CONSTANTIN.

Militza!

MILITZA, *à la foule.*

Maintenant venez, bourreaux hideux!
Pour recevoir l'outrage, au moins nous serons deux.

LAZARE.

Qu'on l'ôte de ses bras!

L'ÉVÊQUE-ROI.

Pas encor. Réponds, femme.
Tu sais bien que cet homme est un monstre, un infâme!
Son crime fait horreur ainsi mis en plein jour.
Pour le défendre encor, qui donc es-tu?

MILITZA.

L'amour!...
Peuple, que ta clameur de haine retentisse!
Il a pour lui l'amour, plus fort que la justice!

LAZARE.

Qu'on la tue!

L'évêque contient du geste les furieux.

MILITZA.

Oui, l'amour, peuple avide de sang,
Qui lui reste fidèle et le croit innocent!

CONSTANTIN, *la baisant au front.*

Quelqu'un m'aime! ô douceur!

MILITZA.

Ah! vous le laissez vivre
Pour qu'il souffre encor plus; mais, moi, je le délivre.

L'ÉVÊQUE-ROI.

Comment?

MILITZA, *à Constantin, tirant de son sein le poignard que le jeune homme lui a donné autrefois.*

Tu m'as donné le poignard que voici,
Constantin!

Elle le frappe.

Tiens! je t'aime!

CONSTANTIN.

Enfin!... Je meurs!... Merci!..

Il meurt.

LA FOULE.

Ah!

MILITZA.

S'il existe un ciel, je t'y suis, pauvre maître!

Elle se tue.

LAZARE.

Ainsi le crime échappe au châtiment.

L'ÉVÊQUE, *bas.*

Peut-être.
Dieu seul fera justice à ce couple qui dort.
Prions pour son repos et respectons la mort.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

Volumes in-12 couronne, imprimés en caractères antiques sur papier teinté.

POÉSIES — (1864-1869). — *Le Reliquaire.* — *Intimités.* — *Poèmes modernes.* — *La Grève des Forgerons.* — 1 vol. avec portrait de l'auteur par RAJON . . . 5 fr.

POÉSIES — (1869-1874). — *Les Humbles.* — *Écrit pendant le Siège.* — *Plus de sang!* — *Promenades et Intérieurs.* — *Le Cabier rouge.* — 1 vol. . . . 5 fr.

POÉSIES — (1874-1878). — *Olivier.* — *Les Récits et les Élégies.* — 1 vol. . . . . 5 fr.

POÉSIES — (1878-1886). — *Contes en vers et Poésies diverses.* — 1 vol. . . . . 5 fr.

POÉSIES — (1886-1890). — *Arrière-Saison.* — *Les Paroles sincères.* — 1 vol.. . . . . 5 fr.

THÉATRE — (1869-1872). — *Le Passant.* — *Deux Douleurs.* — *Fais ce que dois.* — *L'Abandonnée.* — *Les Bijoux de la Délivrance.* — 1 vol. . . . . 5 fr.

THÉATRE — (1872-1878). — *Le Rendez-vous.* — *Le Luthier de Crémone.* — *La Guerre de Cent ans.* 1 v. 5 fr.

THÉATRE — (1878-1881). — *Le Trésor.* — *La Bataille d'Hernani.* — *La Maison de Molière.* — *Madame de Maintenon.* — 1 vol. . . . . 5 fr.

THÉATRE — (1881-1885). — *Severo Torelli.* — *Les Jacobites.* — 1 vol. . . . . 5 fr.

PROSE. — Tome Ier. — *Une Idylle pendant le Siège.* — *Contes en prose.* — 1 vol. . . . . 5 fr.

PROSE. — Tome II. — *Vingt Contes nouveaux.* 1 vol. 5 fr.

PROSE. — Tome III. — *Contes rapides.* — *Henriette.* — 1 vol . . . . . 5 fr.

PROSE. — Tome IV. — *Toute une Jeunesse.* — 1 vol. 5 fr.

PROSE. — Tome V. — *Longues et Brèves.* — 1 vol. 5 fr.

Il est tiré quelques exemplaires des Œuvres de François Coppée sur papier de Hollande, sur papier Whatman et sur papier de Chine.

Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins. 4.-2686